

ARCHIVES

DU

MAGNÉTISME ANIMAL.

N^o 5.

Première ANNÉE. — TOME II. — Septemb. et Octob. 1820.

SUITE DES RECHERCHES HISTORIQUES SUR LE
MAGNÉTISME ANIMAL CHEZ LES ANCIENS.

*Lors de la chute du Paganisme, le Magnétisme
se réfugie dans les Monastères.*

*Beaucoup de Cures revendiquées par le Magné-
tisme animal.*

LE christianisme s'était répandu dans toutes les provinces de l'Empire Romain, et les temples des faux dieux avaient été abattus ou changés en églises chrétiennes.

Si le Magnétisme animal n'eût été qu'une dépendance du culte des faux dieux, et un effet de leur influence, il

1^{re} ANNÉE. TOME II. Septemb. et Oct. 1820. N^o 5. 8

eût disparu avec eux ; mais si le Magnétisme , toujours soumis aux lois naturelles , a son principe dans la nature de l'homme , comme l'homme est toujours le même , le Magnétisme a toujours dû subsister , et nous devons le retrouver sous le christianisme , comme nous l'avons connu dans le paganisme.

Il y a plus , nous le retrouvons dans les mains des prêtres du nouveau culte , et sur-tout des moines , comme il l'était entre les mains des prêtres des faux dieux. Les églises n'ont fait que succéder aux temples des anciens , dans lesquels étaient consignés les traditions et les procédés du magnétisme. Mêmes habitudes d'y passer les nuits , mêmes songes , mêmes visions , mêmes guérisons.

Nous ne contestons pas qu'il ne se soit opéré des guérisons vraiment miraculeuses aux tombeaux des saints ; mais ces guérisons elles-mêmes , ainsi qu'on les a conçues , ainsi qu'on les a présentées , laissent dans l'esprit de Saint Augustin de très-grandes difficultés. « Je » ne saurais comprendre , dit-il , la manière dont les saints martyrs secou-

» rent les hommes, ce qu'on ne peut
 » pourtant pas révoquer en doute. Se
 » trouvent-ils eux-mêmes présents en
 » même temps en tant d'endroits diffé-
 » rens et si éloignés les uns des autres ?
 » Quelque part qu'on ressente les effets
 » de leur assistance à leurs tombeaux
 » ou ailleurs, éloigné de tout commerce
 » avec les mortels, est-ce aux prières
 » qu'ils font en général pour les besoins
 » de ceux qui ont recours à eux, que
 » Dieu tout-puissant, qui est présent
 » partout, accorde, par le ministère des
 » anges qui sont répandus partout,
 » les secours qui sont nécessaires aux
 » hommes dans cette vie misérable?....
 » La question est trop élevée pour que
 » je puisse y atteindre, et trop profonde
 » pour que je puisse la pénétrer. »

Voy. *St. Augustin, sur le soin que l'on
 doit prendre des morts*, chap. 16, + 19,
 rapporté par *Lenglet Dufresnoy* (1),

(1) LENGLET DUFRESNOY (Nicolas), né à Beau-
 vais le 5 octobre 1674, mort à Paris le 16 jan-
 vier 1755.

La théologie fut d'abord le principal objet des

Traité historique sur les apparitions, etc.
Tome I, pag. 375 et 376.

Mais ces difficultés de Saint Augustin n'empêchent pas que les miracles ne soient véritablement des miracles. Il ne peut pas y avoir de difficulté que les miracles, quand il s'en opère, ne soient l'effet de la volonté de Dieu seul. Et ce serait une véritable idolâtrie, que de croire que les reliques des saints qui peuvent être l'occasion des miracles, en fussent la cause efficiente ; mais malheureusement le peuple ne fait pas ces distinctions, et beaucoup de gens de la campagne croient fermement que c'est telle statue, telle relique matérielle, qui produit le miracle ; et bien plus malheureusement encore, ces bons villageois

travaux de l'abbé Langlet Dufresnoy ; il la quitta ensuite pour la politique. Ce savant, fécond et d'une vaste érudition, fut auteur d'un grand nombre d'ouvrages, et, entre autres, d'un *Traité historique et dogmatique sur les apparitions, les visions, etc.*, imprimé en 1751, en 2 vol. in-12 ; et d'un *Recueil de dissertations auciennes et nouvelles, sur les apparitions, les visions, les songes, etc.*, impr. en 1752, en 4 vol. in-12.

(D'H. de C.)

sont souvent entretenus dans cette superstition par ceux mêmes qui auraient dû les détromper.

Bientôt on a trafiqué du mérite des Saints ; on a spéculé sur les avantages qui pouvaient revenir d'une célébrité plus ou moins grande , et on a grossi le nombre des miracles. Bien plus , les moines se sont partagé l'effet des reliques : tel miracle s'opérait dans telle église, dans telle chapelle , qui n'avait pas lieu dans une autre ; on a eu des saints pour les différentes maladies , comme on a du quinquina pour la fièvre , et de l'ipécacuanha pour la dissenterie.

Qui n'a entendu parler de Saint Avertin pour les vertiges , de Saint Marcou pour les écrouelles , parce que ceux qui en sont affectés ont mal au cou ; de Saint Eutrope pour l'hydropisie , de Saint Claude pour les boîteux , à *claudicando* ; de Saint Clair pour y voir clair ? etc. , etc. (1) .

Indépendamment de ces misérables jeux de mots , qui ne sait qu'il n'y avait

(1) *Traité de l'Opinion*, tom. II, pag 614.

pas une province en France qui n'eût son Saint contre telle ou telle maladie?

Il n'est donc pas étonnant qu'on se soit emparé de tous les faits de guérison qui avaient lieu aux tombeaux des martyrs, soit qu'ils fussent miraculeux, soit qu'ils fussent l'effet du Magnétisme, soit qu'ils fussent celui de la nature seule.

On a travesti tout en miracle. Les légendistes n'apportaient, pour les distinguer, aucune espèce d'attention; ils croyaient, au contraire, travailler pour la gloire des Saints, en multipliant le nombre de leurs miracles, et ils ont compris dans ce nombre une multitude de cures qui n'appartiennent qu'au Magnétisme. Voici comment *Melchior Cano* (1), dominicain espagnol, et professeur de théologie à Salamanque, s'exprimait à ce sujet : « *Ecclesiæ Christi hi*
» *vehementer incommodant, qui res di-*
» *vorum præclarè gestas, non se putant.*

(1) *Cano* (Melchior), né à Tarascon, diocèse de Tolède, en Espagne, en 1523, mort en 1560. Il assista au concile de Trente, et fut Evêque des îles Canaries, et provincial de Castille. (D'H. de C.)

» egregiè exposituros, nisi eas fictis
 » et revelationibus et miraculis adornà-
 » rint. » *De Locis Theolog.*, lib. 11,
 cap. 6.

Ils ont tellement multiplié les miracles, que, pour me servir de l'expression de Bayle, on demanderait volontiers qui des deux doit passer pour le miracle, ou l'interruption, ou le cours de la nature (1)? Ce reproche peut aussi être adressé à de grands et saints personnages, tels que *Grégoire de Tours*, le *vénérable Bede*, etc., etc.

Ce n'est pas nous qui le disons, c'est le même judicieux *Melchior Cano*, l'un des Pères du concile de Trente les plus estimables : « Summi enim sunt, homi-
 » nes tamen quæ ego eadem de *Bede* (2)

(1) *Nouvelles de la République des Lettres*, août 1685, art. 4; ouvrage périodique du savant Bayle (Pierre), né au Carlat, petite ville du comté de Foix, en 1647, mort en 1706.

(2) *Bede* (dit le Vénérable), né en Ecosse l'an 673, ordonné prêtre à l'âge de trente ans, et mort en 735; auteur de plusieurs ouvrages, et entre autres de l'*Histoire Ecclésiastique des Anglais*, de-

» et *Gregorio* (1) jure fortasse et veri-
 » dicere possum. Quorum ille in histo-
 » riâ Anglorum, hic in dialogis quædam
 » miracula scribunt vulgò jactata et cre-
 » dita, quæ hujus præsertim sæculi aris-
 » tarchi incerta esse censebunt. » *Mel-
 chior Cano*, *ibid.*

Le respect dont sont environnés ces pieux écrivains ne doit pas nous empêcher de nous tenir en garde contre leurs récits ; car n'étant qu'historiens, ils

puis l'entrée de *Jules César* dans la Grande-Bretagne jusqu'à l'an 731. On reproche à cette histoire de manquer de critique et d'exactitude.

(D'H. de C.)

(1) *Grégoire* (saint), évêque de Tours, né vers l'an 544, mort en 595, auteur de plusieurs ouvrages. Ce saint personnage était, dit-on, le père de notre Histoire ; mais il n'était pas le modèle des historiens. On lui reproche d'être simple, crédule, de n'avoir mis du choix ni dans les faits, ni dans le style, qui est aussi rude et aussi grossier que le siècle où il vivait. L'un de ses ouvrages, intitulé *Vertus et Miracles des Saints*, en huit livres, est rempli de tant de prodiges si extraordinaires, qu'il est difficile qu'on y ait ajouté foi, même dans son siècle, quelque goût qu'on eût alors pour le merveilleux.

(D'H. de C.)

pouvaient être trompés par des rapports inexacts ou exagérés.

Cette assertion, que les moines et les ecclésiastiques avaient succédé aux *Druides* et aux anciens prêtres des dieux dans l'étude et la pratique de la médecine ordinaire et de la médecine occulte, se trouve, outre une multitude de preuves, confirmée par les *Annales de Paris*. On y voit que les chanoines de Notre-Dame soignaient les malades avec beaucoup de charité, et guérissaient les maladies et infirmités par des remèdes naturels. C'est pour cela qu'ils avaient leur école de médecine auprès de leur église, rue de la Bûcherie. Ensuite ils obtinrent de faire construire près d'eux un hôtel de charité où on apportait les infirmes et malades, et où ils opéraient des cures et guérisons si surprenantes, que le vulgaire n'y vit que le doigt de Dieu, et que, pour cela, l'hôpital en prit le nom d'*Hôtel de Dieu*, et par abbréviation Hôtel-Dieu.

Saint Basile-le-Grand (1) et Saint Gré-

(1) *Basile* (Saint), surnommé *le Grand*, né l'an 329, à Césarée en Cappadoce, mort en 379, évêque

goire de Naziance (1) pratiquaient la médecine. C'était dans les monastères que nos Rois choisissaient leurs propres médecins.

Obizo, moine de Saint - Victor de Paris, fut médecin de Louis-le-Gros, Roi de Franc, en 1108.

Rigord (2), religieux de l'abbaye de

de Césarée. Il fut auteur de plusieurs ouvrages remplis d'érudition et d'éloquence. On le comparait aux orateurs de l'antiquité. Il cultiva l'amitié de Saint Grégoire de Naziance. (D'H. de C.)

(1) *Grégoire* (Saint), évêque de Naziance, dit le *Théologien*, né à Arianze en Cappadoce, vers l'an 328, mort en 389. Il était fils d'un autre *Saint Grégoire*, aussi évêque de Naziance, auquel il succéda, et de *Sainte Nonne*, l'un et l'autre également illustres par leur piété. Il gouverna ensuite l'évêché de Constantinople, dont il se démit pour retourner à Naziance. Il se distingua dans l'étude des belles-lettres, et fut auteur de plusieurs ouvrages remarquables par l'élégance du style et l'élévation des pensées. (D'H. de C.)

(2) *Rigord* ou *Rigold*, né dans le Languedoc alors appelé *Gothie*, était moine de l'abbaye de Saint-Denis, médecin et historiographe de Philippe Auguste, roi de France, en 1180.

(D'H. de C.)

Saint - Denis , le fut de Philippe II ; *Pierre Lombard* (1), chanoine de Chartres , le fut de Louis VII. *Robert de Provins* , ecclésiastique , était médecin de Saint Louis.

Il est donc démontré que la médecine se pratiquait dans les monastères et dans les églises.

Or , pourquoi la médecine s'étudiait-elle , se pratiquait-elle dans l'enceinte des monastères ? N'est-ce pas parce que les prêtres chrétiens trouvèrent cet usage établi dans les temples dont ils s'étaient mis en possession ? N'est-ce pas parce que les prêtres idolâtres la pratiquaient avant eux ? Mais ces prêtres idolâtres employaient fréquemment le Magnétisme.

Les moines leur ayant donc succédé dans tous les secrets de l'art de guérir , leur avaient également succédé dans les procédés du Magnétisme. Et qu'on ne croie pas que ce fut la médecine seule

(1) *Pierre Lombard* fut précepteur de Louis VII, Roi de France , en 1137. Ce prince lui donna l'évêché de Paris. (D'H. de C.)

qui eût trouvé une retraite dans les monastères ; la médecine occulte , au témoignage des auteurs , n'y était pas moins cultivée : « *Usus autem vel abusus* » *harum artium frequens olim in Ger-* » *maniâ, COENOBIIIS præcipuè fuit, quem-* » *admodum hoc multi tractatus germa-* » *nicâ linguâ conscripti, et alia testimo-* » *nia plura abundè comprobant.* » *Jacob Wolf scrutinium amuletorum.* Lipsiæ et Jenæ, 1690 , in-4°, cap. 4, sect. 2 , pag. 651.

« *Cænobiâ* imprimis in Germaniâ arti- » *ficiarum medicorum illicitorum scholæ* » *et pædenteria extiterunt.* » *Ibid.*

Dans la manière de voir de l'auteur, la médecine occulte et les procédés magnétiques étaient illicites.

Wolf appelle à son appui plusieurs livres anciens , écrits en langue allemande. Il ne serait pas extraordinaire que l'allemand MESMER y eût puisé la connaissance du Magnétisme.

Nous allons , au restè , retrouver dans les monastères tout ce qui avait lieu dans les temples anciens , *pernoctations* , *songes* , *guérisons*.

Une chose, même, digne de remarque,

c'est que ces pernoctations auprès des tombeaux et des reliques des saints pour obtenir guérison, n'avaient point eu lieu dans les premiers siècles de l'église, pendant que le culte d'*Isis*, de *Serapis* et d'*Esculape*, était en vigueur. Ce ne fut que lorsque ce culte cessa, que le Magnétisme se montra dans les lieux consacrés au culte chrétien.

Après ce préambule, qui n'était pas inutile, il est temps de faire passer ici en revue quelques-uns des faits que nous avons annoncés comme appartenant au Magnétisme.

Et d'abord nous commencerons par une vision somnambulique que nous transmet Saint Augustin; ce qui lui donne lieu de s'arrêter un instant sur l'extase, et de la définir.

« Lorsque l'intention de l'esprit, dit-il,
 » est tout-à-fait détournée et enlevée
 » des sens du corps, c'est là ce qu'on
 » appelle extase. Alors *tous les objets*
 » *qui sont présents ne sont point aper-*
 » *çus, quoique les yeux soient ouverts;*
 » *les voix ne sont point entendues,*

» toute l'intention de l'esprit est fixée
 » sur les images des corps par une vision
 » spirituelle ou par une vision intellec-
 » tuelle ; ou elle est concentrée dans les
 » choses incorporelles qui ne sont figu-
 » rées par aucune image des corps. »

Quando penitus accersitur atque abri-
 pitur animi intentio à sensibus corpo-
 ris , tunc magis extasis dici solet. Tunc
 omnino quæcumque sint præsentia cor-
 pora , etiam patentibus oculis non viden-
 tur , nec ullæ voces prorsus audiun-
 tur. Totus animi contuitus , aut in cor-
 porum imaginibus est per spiritualem ,
 aut in rebus incorporeis nullâ corpo-
 ris imagine figuratis per intellectualem
 visionem. *St. Aug. , de Genes. , lib. 12 ,*
cap. 11.

C'est après cela que Saint Augustin
 cite la vision somnambulique dont il
 s'agit.

« Un jeune homme d'Hippone , dit-il ,
 » était malade , il souffrait infiniment ;
 » mais au milieu de douleurs atroces il
 » était ravi en extase et privé de l'usage
 » de tous ses sens. On avait beau le
 » pincer , le secouer , il ne se réveillait

» *pas*. Quand il revenait à lui , il disait
 » *qu'il voyait souvent deux person-*
 » *nages, l'un vieux, l'autre jeune,*
 » *desquels il assurait avoir vu et en-*
 » *tendu des choses admirables.* Entre
 » autres , il dit que , dans l'extase qu'il
 » eut le jour de Pâques , il vit les joies
 » du paradis , et les bienheureux tou-
 » chant des instrumens au milieu d'une
 » lumière éclatante , et les tourmens des
 » damnés dans des ténèbres épaisses.

» Ces deux personnages , qu'il voyait
 » souvent , lui *conseillèrent de prendre*
 » *un bain dans la mer jusqu'à la cein-*
 » *ture ; et que ses douleurs cesseraient.*
 » Le jeune homme fit ce qui lui avait
 » été ordonné en songe , et fut effec-
 » tivement guéri. »

Abreptus ab omni-
 bus sensibus et ad nullam vellicationem
 se movebat qui ad se rediens dicebat se
 frequenter videre duos , unum provectæ
 ætatis , alterum puerum , à quibus se
 audisse et vidisse mira narrabat.....
 Accepit autem ab eis consilium ut in
 mare pube tenus , intraret ; et inde gra-
 ves illos dolores cessaturos , atque ita
 secutum est. *St. Aug. , ibid. , cap. 17.*

Voilà bien une vision de la nature de celles dont nous parlons. Le jeune homme est tout-à-fait en somnambulisme, il ne voit et n'entend personne; mais dans sa crise il aperçoit deux personnages, l'un vieux et l'autre jeune, qui, pour le guérir, lui conseillent de prendre des demi-bains de mer, qui le guérissent, en effet, des douleurs qu'il éprouvait.

Quels étaient ces personnages? On n'en sait rien. Sont-ce des saints? ne sont-ce que des personnages fantastiques? Saint Augustin ne le dit pas. On voit aussi que ce jeune homme prédisait l'avenir. Combien de somnambules font également des prédictions! Qui reconnaîtrait là le doigt de Dieu? Ce jeune homme était d'autant moins un saint, que St. Augustin nous apprend qu'il avait, à la vérité, voulu se consacrer à Dieu, sous la direction du saint évêque, mais qu'il abandonna bientôt cette sage résolution, et rentra dans le monde.

Nous ne pouvons donc trouver ici qu'une vision et une guérison par les songes, comme on en voit tant d'autres.

S'il nous fallait un exemple semblable

puisé dans le paganisme, pour le mettre en parallèle comme celui que nous venons de rapporter, Elïen (1) nous le fournirait dans l'un de ses écrits intitulé *Histoires diverses*, où l'on apprend ce qui arriva à cette fameuse Aspasia (2), non celle qui était la maîtresse de Périclès, mais celle qui devint reine de Perse.

(1) *Elïen* (Claude) vivait sous le règne des Empereurs romains *Héliogabale*, né l'an 204, mort en 222; et *Alexandre Sévère*, né l'an 208, mort l'an 235. Il ne faut pas confondre cet auteur avec un autre *Elïen*, auquel on donne aussi le surnom de Claude, qui vivait sous le règne de l'empereur *Adrien*, né l'an 9, mort l'an 79. Claude Elïen, dont nous voulons parler, se distingua parmi les savans de son temps, et, quoique Romain, il n'écrivit qu'en grec. L'un de ses ouvrages, intitulé *Histoires diverses*, a été traduit en latin, et imprimé plusieurs fois sous le titre de *Varia Historia*, ou *Lectiões*. (D'H de C.)

(2) Deux femmes célèbres dans l'antiquité furent connues sous le nom d'*Aspasie*. La première vivait environ 460 ans avant J- C.; elle était de Milet, dans l'Ionie, et se rendit fameuse par son éloquence, ses talens en politique, son esprit et sa beauté. D'abord maîtresse de Périclès, qui gouvernait Athènes, elle en devint l'épouse. Elle fut aussi l'objet des hommages de Socrate et d'Alcibiade.

La seconde *Aspasie*, dont il est ici question, est

» Lorsqu'Aspasie était encore en bas
 » âge, dit Elien, il lui vint une tumeur
 » à la face, qui s'étendait au-dessous du
 » menton et faisait un effet très-désa-
 » gréable; son père la fait voir à un
 » médecin, qui offre de la guérir, moyen-
 » nant une somme considérable d'ar-
 » gent. Le père n'étant pas dans le cas
 » de la donner, le médecin lui dit qu'il
 » n'avait pas non plus de remèdes à
 » fournir. »

Proinde pater eam ad medicum addu-
 xit, qui se curaturum recipit, sed eâ lege,
 si tres sibi stateres persolverentur. Quam
 ille se tantum non habere diceret, medicus

mentionnée dans les *Histoires diverses* d'Elien: elle acquit également beaucoup de célébrité par son esprit et sa rare beauté. Elle était fille d'Hermotimus, et naquit à Phocée, dans l'Ionie, environ quatre cent seize ans avant J. C. Elle fut aimée passionnément de Cyrus, fils cadet de Darius, neuvième roi des Perses. Cyrus s'étant révolté contre Artaxercès Memnon son frère aîné, roi de Perse, et ayant perdu la vie lors de la fameuse bataille de Cunaxa, Aspasie qui l'avait suivi, tomba au pouvoir du vainqueur. Artaxercès eut autant de passion que son frère Cyrus pour cette femme, et se l'attacha.

(D'H. de C.)

neque sibi medicinam esse aiebat. *Æliam*
 variæ lectiones græcè et latinè, apud
 Joann. Tornæsium, 1625, 1 vol. in-12.
 Lib. 12, cap. 1.

« Aspasia se retire et fond en larmes ;
 » mais bientôt un doux sommeil s'em-
 » pare d'elle, et, en dormant, une colom-
 » be lui apparaît, qui prit aussitôt la
 » figure d'une femme, et lui dit : *Aye*
 » *bon courage, moque-toi des méde-*
 » *cins et de la médecine.* Mets en pous-
 » sière une de ces couronnes de roses
 » dont on orne la statue de Vénus, et
 » qui sont à présent desséchées, et appli-
 » que sur la tumeur ces roses pulvéri-
 » sées. La jeune fille ne manqua pas de
 » faire ce qui lui avait été prescrit, et la
 » tumeur se dissipa. »

Planè opportunus eam somnus inva-
 sit, unàque tunc somno columba acces-
 sit, et in mulierem mutata : Bonum ani-
 mum, inquit, geras, et medicis cum suis
 pharmacis valere jubens, tu verò rosea
 festa Veneris, quæ jam aruerint, cape, ea-
 que contrita tuberi impone. Hæc ubi
 audivisset, et executæ esset, tuber eva-
 nuit. *Ibid. de la traduction française*

des Histoires diverses d'Elie, par Formey, Berlin, 1764, liv. 12, chap. 1.

Etait-ce Vénus qui, d'abord, sous la forme d'une colombe, et ensuite sous celle d'une belle femme, apparut à Aspasie? on sait que jamais il n'a existé de déesse Vénus; ce n'était donc qu'un jeu somnambulique de l'imagination d'Aspasie, qui lui indiqua un remède contre sa tumeur; comme dans la vision précédente, ce fut l'imagination du jeune homme qui lui révéla somnambuliquement les bains de mer, qui devaient le guérir.

Examinons un autre trait rapporté par Saint-Augustin, qui rentre encore plus dans notre espèce, et où il est difficile de reconnaître les caractères d'un miracle.

Il s'agit des reliques de Saint-Etienne. Saint-Augustin expose donc que de son temps: «Un ouvrier en fer, du territoire
» d'Hippone, appelé *Restitut*, depuis long-
» temps retenu au lit par une maladie qui
» le privait de l'usage des pieds et même
» de la langue, ayant entendu parler
» des reliques de Saint-Etienne, témoi-
» gnait, autant qu'il le pouvait par signes,

out le désir qu'il avait d'être porté à
 ces saintes reliques ; ce qui fut effectué.
 » Ayant passé là une partie de l'hiver ,
 » il indiqua *qu'il avait été averti en*
 » *songe* qu'on lui fit approcher les pieds
 » des reliques : on le fit ; il commença
 » alors à recouvrer un peu l'usage de ses
 » jambes et de la langue ; mais comme il
 » y avait déjà quatre mois qu'il était ab-
 » sent de chez lui , il songeait à y retour-
 » ner, lorsqu'il déclara *qu'il avait été*
 » *averti, et qu'il lui avait été dit* de ne
 » pas se presser, mais d'attendre encore
 » quelques autres mois, et qu'alors il
 » pourrait s'en retourner dans sa maison
 » avec ses propres pieds ; ce qui fut
 » accompli comme il lui avait été pro-
 » mis , au temps et au jour indiqués. »

Judicavit sibi per somnium esse jus-
 tum ut ad locum memoriæ suis pedibus
 accederet et ex illo cœpisse paulatim
 gressum et linguam, ad propria officia ali-
 quantulum revocare ; cùmque quartus
 mensis fuisset emensus , eo quòd non-
 dum adhuc plenam receperat sanitatem ,
 cogitare cœpit ad propria remeare, seque
 tunc admonitum fuisse ait, sibique

dictum fuisse , ne festinare vellet , sed adhuc quatuor menses expectare deberet , quo tum domum suam propriis pedibus repeteret. Quod omminò sicut promissum est , ita die et tempore denunciato adimpletum est. *Lib. 2 de Miraculis S. Stephani , c. 11 , in appendice , tom. 7 opèrum S. Augustini 1.*

On pourrait croire que celui qui apparaissait au malade et lui indiquait ce qui était à faire , était sans doute Saint Etienne ; mais le texte ne le dit pas. Tout est à l'impersonnel : *il indiqua qu'il avait été averti en songe..... Il déclara qu'il avait été averti et qu'il lui avait été dit.* On ne peut donc pas même affirmer que ce fut l'image du saint qui lui apparut.

En second lien , les miracles ne se font pas ainsi par détail et par partie. L'essence d'un miracle est de se faire instantanément et tout-à-la-fois.

Enfin , ces guérisons à jour indiqué ressemblent parfaitement à celles du Magnétisme.

Nous ne voyons donc dans la cure de cet ouvrier , qu'une cure très-ordi-

naire ; ajoutez-y la circonstance des songes , et il ne restera rien à désirer , pour ranger cette guérison parmi les cures Somnambuliques.

Nous allons voir présentement les songes , les visions et les guérisons par suite de ces visions , tout aussi fréquentes que du temps d'Esculape et des autres divinités de ce genre.

Grégoire de Tours, en parlant de Saint Cosme et de Saint Damien (1), nous dit
 « qu'ils furent médecins de leur vivant ,
 » et qu'après leur mort ils continuèrent
 » d'être d'un grand secours à ceux qui
 » les invoquaient ; *car, ajoute-t-il, si*
 » *quelqu'un étant malade priait plein*
 » *de foi auprès de leurs tombeaux, aus-*
 » *sitôt il obtenait la guérison de ses*
 » *maux. Plusieurs personnes même rap-*
 » *portent qu'ils apparaissent la nuit en*
 » *vision aux malades, et leur indiquent*
 » *ce qu'ils ont à faire ; et lorsqu'ils le*
 » *font, ils obtiennent la santé. »*

« J'ai entendu à ce sujet, continue-t-

(1) St. Cosme et St. Damien, tous deux frères, et médecins de profession, furent martyrisés sous le règne de l'Empereur Carin, en l'an 282.

» il, beaucoup de choses qu'il serait trop
 » long de raconter , ce que j'en ai dit me
 » paraît suffisant. »

Nam si quis infirmus ad eorum sepulchrum fide plenus oraverit , statim adipiscitur medicinam. Referunt etiam plerique apparere eos per visum languentibus , et quod faciant indicare ; quod cum fecerint, sani discedunt. Ex quibus multa audivi quæ insequi longum putavi, hæc existimans posse sufficere quæ dixi.
Gregor. Turon. , de Gloria martyrum , cap. 98.

Voilà de ces visions nocturnes , dont nous parlent tous ceux qui allaient consulter Sérapis (1), Esculape (2), Isis (3). Et ce que dit Grégoire de Tours sur Saint Cosme et Saint Damien est si conforme à ce que nous lisons dans *Diodore de Sicile* , relativement à *Isis* , qu'il semble que l'un ait voulu emprunter ses expressions de l'autre.

(1) (2) (3) Voyez ci-après , à la fin du présent article , les notices historiques et mythologiques sur *Sérapis* , *Esculape* et *Isis*.

» Les Egyptiens assurent qu'Isis a ren-
 » du de grands services à la médecine ,
 » par les remèdes salutaires qu'elle a
 » découverts ; qu'à présent même qu'elle
 » jouit de l'immortalité , elle prend plai-
 » sir au culte des hommes , et s'occupe
 » principalement de leur santé ; qu'elle
 » vient à leur secours dans des songes ,
 » où elle manifeste toute sa bienfaisance.
 » Elle indique , dans ces songes , à ceux
 » qui souffrent , les remèdes propres à
 » leurs maux , et l'observation fidèle de ses
 » avis a sauvé des malades abandonnés
 » des médecins. » *Diodore de Sicile* ,
 liv. I.

Grégoire de Tours consigne dans
 l'*Histoire des Miracles* de Saint Martin
 de Tours , une guérison de ce genre , qu'il
 attribue à ce saint. « Il s'agissait d'un
 » homme du territoire de Tours , privé
 » de la vue depuis vingt-cinq ans. Averti
 » en songe par une vision, *admonitus per*
 » *visum* , il se rendit au tombeau de Saint
 » Martin. Après s'être livré à la prière
 » sans relâche , le troisième jour il re-
 » couvra la vue , mais d'un œil seulement.

» Encouragé par cette première guérison,
 » il redoubla ses prières ; et l'autre œil,
 » qui avait été le plus malade, s'ouvrit
 » à son tour ; mais il n'en voyait pas si
 » bien que du premier. » *Gregorius*
Turonensis, de Miraculis Sancti Mar-
tini, l. 2, cap. 41.

On sait que les maux d'yeux étaient ceux qui se guérissaient le plus souvent dans les anciens temples.

On se rappelle, à cet égard, les tablettes (1) appendues dans le temple d'Esculape à Rome. On y voit qu'un certain Lucius fut guéri en songe de sa cécité.

(1) On doit bien remarquer que cet usage des payens, d'*appendre* des tablettes dans les temples des faux dieux, en signe de reconnaissance des guérisons qu'ils y obtenaient, a été imité généralement par les chrétiens, qui placèrent également dans leurs églises de petites figures votives et de petits tableaux appelés ordinairement *Ex-voto*, pour remercier Dieu ou les Saints de la guérison de leurs maladies, ou d'avoir échappé à un grand péril.

(D'H. de C.)

• On lit dans le recueil des *Bollandistes* (1) « qu'un paralytique étant allé » au tombeau de Saint Litard, évêque » de Senlis, pour y implorer son secours, *il se sentit tout-à-coup saisi de sommeil. Alors le saint lui apparait*, et se plaignant de l'ingratitude » des hommes, qui oublient les bienfaits de Dieu sitôt qu'ils les ont reçus, » il lui dit qu'il ne sera guéri que d'une » seule jambe. Celle qui sera guérie, » ajouta-t-il, vous fera ressouvenir de » la bonté de Dieu, et celle qui ne le » sera pas, vous reprochera la commune » ingratitude des hommes. Le malade

(1) Les *Bollandistes* prennent leur nom du jésuite *Bollandus* (Jean), né dans les Pays-Bas en 1596, mort le 12 septembre 1665. Ce fut lui qui mit à exécution le projet conçu par un autre jésuite, le P. *Héribert Rossevide*, d'Utrecht, de faire une ample collection des *Vies des Saints*. Il y eut un assez grand nombre d'écrivains qui furent ses coopérateurs et ses continuateurs, auxquels on donna le nom de *Bollandistes*.

On a comparé ce recueil des *Vies des Saints* à un filet qui prend toutes sortes de poissons. On y trouve toutes les légendes vraies, douteuses et fausses.

(D'H. de C.)

» se releva donc à demi-guéri, se por-
 » tant sur une jambe, et ne pouvant se
 » servir de l'autre. »

Paralyticus quidam cū adtumbam
 Sancti Lætardi, Sylvanictensis episcopi,
 cum lacrymis operam ejus imploraret,
 sopore depresso, astitit pius Pater quid
 velit quærens.... Unâ tibiâ sanatus eris,
 cum alterâ infirmâ abibis, quatenus pars
 sana te admoneat bonitatis divinæ, in-
 firma redarguat ingratae negligentiae. Sur-
 rexit ergo semi sanus, uno crure erectus,
 altero relictus. *Bolland. Febru., t. 3,*
pag. 470.

« Une pauvre femme du territoire
 » d'Urbain était dans un état déplorable,
 » percluse d'une partie de son corps. Ses
 » doigts étaient adhérens au bras, et sa
 » cuisse raccourcie tenait son pied sus-
 » pendu en l'air..... *Avertie par une*
 » *vision nocturne*, elle se rend au tom-
 » beau de Saint Fortuné, évêque de
 » Fano; et là, comme elle était à prier,
 » tout-à-coup *une grande stupeur s'em-*
 » *para d'elle tellement, que, privée de*
 » *tout sentiment*, elle restait étendue
 » par terre, et quoiqu'elle eût les yeux

« ouverts, elle ne voyait absolument
 « rien. Cependant, dans cet intervalle,
 « ses os contournés font entendre une
 « sorte de craquement. Les nerfs des-
 « séchés reprennent leur vigueur. La
 « femme revient à elle; elle se relève,
 « s'appuie sur ses jambes, marche sans
 « un bâton, mais elle boîte encore. C'est
 « que Dieu, ajoute l'auteur, dispense ses
 « faveurs comme et dans quelle étendue
 « il lui plaît. »

Nocturnâ visione duota pervenit ad
 tumultum beati Fortunati, Cum ibi pro-
 cumbens oraret, magnus eam repente
 stupor invasit, adeo ut sensu destituta
 jaceret, et apertis oculis, penitus nihil
 videret. Interim ejus ossa contorta quem-
 dam fragorem emittunt.... Ad se tandem
 reversa mulier, tremebunda surrexit....
 Sine baculo incedit, sed tamen claudi-
 cat, etc. *Bolland*, juin., tom. 2, p. 110
 et 111.

On a quelquefois reproché aux guéri-
 sons du Magnétisme d'être très-longues
 et de n'être pas complètes, ou d'être
 suivies de rechutes; mais, on pourrait
 faire le même reproche aux guérisons

que nous venons de rapporter et que l'on veut qualifier du nom de miracle. Cependant, pour qu'une guérison soit censée miraculeuse et puisse concourir à la canonisation des saints, il faut qu'elle soit *instantanée, complète, et non suivie de rechûte*. Voyez les *Lettres curieuses* sur la béatification et la canonisation, ou *Abrégé du grand ouvrage de Benoît XIV* sur la même matière, par le R. P. Joseph d'*Audierne*. Rennes, 1772, 1 vol. in-12, tome 4, pag. 502.

Gaspard A Reies Franco, dans son ouvrage intitulé *Elysius jucundarum quæstionum campus*, dit également que la guérison miraculeuse doit être prompte, entière et sans récidive.

« Necesse est ut sanatio sit perfecta, non
 » manca, aut concisa; miraculum enim
 » ut opus à perfectissimâ et supernaturali
 » causâ dimensum, perfectum et absolu-
 » tum esse debet; quare morbi metas-
 » tasis in alium morbum, licet levio-
 » rem, si aliter non constet, miraculosa non
 » est habenda. » *Gasp. Elysius juc. quæst. campus*, pag. 154.

« Un homme de la province d'Anjou,

» depuis douze ans environ était privé
 » de la vue et de l'usage des pieds et des
 » mains : il se rend à Tours dans l'église
 » du bienheureux Saint Martin ; il n'y
 » eut pas fait ses prières, que par les mé-
 » rites du saint confesseur il recouvra la
 » vue. Restait la paralysie des pieds et
 » des mains ; *mais la nuit suivante,*
 » *s'étant endormi , il fut averti en songe*
 » de se rendre à Paris et que par les
 » mérites de Saint Germain il obtien-
 » drait la guérison de tout le corps.
 » Cette vision ayant augmenté sa con-
 » fiance, il arrive à Paris , *va passer la*
 » *nuit* dans l'église de Saint-Germain ,
 » et le lendemain il est guéri de cette fai-
 » blesse universelle. »

Quidam ex provinciâ Andegavorum ,
 dum per annos ferè duodecim manuum
 ac pedum sed et oculorum fuisset privatus
 officio , Turnum civitatem adveniens ,
 in ecclesia beati Martini , meritis ipsius
 confessoris , lumen oculorum recepit.
 Nocte autem sequenti , cùm se sopori
 dedisset , in somnis admonetur , ut , Pa-
 risios adveniens , meritis beati Germani
 totius corporis sanitatem acquirere de-

beret. Qui certus de visione , Parisios adveniens , atque in ecclesiâ ipsius suprâ dicti confessoris pernoctans , universæ debilitatis molestiâ liberatus est. *Acta ordinis sancti Benedicti sæculi 3, part. 2, pag. 98.*

Cette demi-cure opérée à Tours dans l'église de Saint-Martin , et ce renvoi à Paris pour obtenir le surplus de la guérison , au tombeau de Saint Germain , peuvent paraître singuliers ; mais tel était aussi l'usage dans les anciens temples d'Esculape , d'Isis et de Serapis. Nous en trouvons plusieurs exemples , notamment dans l'orateur Aristide et dans Galien , *de Subfig. empir.* , cap. 12 , qui s'exprime ainsi : *Divitem virum à mediâ Thraciâ Pergamum , Deo ità jubente , profectus.* On faisait promener les malades d'un temple à l'autre. La raison est facile à connaître. Les somnambules qui dirigeaient la guérison des maladies , pouvaient être moins lucides dans un temple (1) et plus éclairés dans un autre.

(1) C'est sans doute par la même raison que l'oracle du temple d'*Esculape* , à Rome , ayant été con-

et comme il n'est pas douteux que les prêtres de ces temples ne s'occupassent aussi de médecine, il y en avait qui pouvaient être plus versés et plus habiles dans le traitement de tel genre de maladie; il était donc naturel que leurs confrères s'adressassent à eux et leur renvoyassent les malades.

On suivait donc, dans les nouvelles églises, les anciennes routines, et quand dans un monastère on ne réussissait pas à guérir un malade, on le renvoyait dans un autre qui avait autant ou plus de réputation.

Car, religieusement parlant, on ne peut pas supposer que quand Dieu a départi à un saint le pouvoir de guérir les malades, il ne lui ait pas concédé ce pouvoir dans son intégrité, pour toutes les maladies; surtout quand, de la part du

sulté au sujet d'une peste dont les habitans de cette ville étaient affligés, répondit que, pour guérir les Romains, il fallait consulter et amener l'*Esculape* d'Epidaure. On sait que cette ville, dans le Péloponèse, était renommée par le fameux temple qui y avait été élevé en l'honneur d'Esculape.

(D'H. de G.)

malade , il n'y a d'autre condition à exiger pour la guérison , que la ferveur et la foi. Il ne serait pas décent de supposer que Dieu voulût faire valoir un saint aux dépens d'un autre , ou que les saints , dans le ciel , eussent entre eux cette déférence mutuelle pour leurs tombeaux sur terre.

On ne voit dans ces renvois et ces pèlerinages , que des arrangemens et des calculs purement humains.

Amolon (1) , archevêque de Lyon , s'exprime ainsi dans une lettre qu'il adresse à Thibault , évêque de Langres , sous le règne de Charles le Chauve : « Chacun doit demeurer paisible dans son église et dans sa paroisse , où le baptême lui a été donné , où il est nourri du corps et du sang de Notre-Seigneur , où il a accoutumé d'entendre la messe solennelle , où il reçoit de son curé la pénitence de ses péchés , etc. C'est là que les fidèles doivent présenter leurs offrandes et leurs vœux

(1) *Amolon* ou *Amulon* , archevêque de Lyon , mort vers l'an 854. Illustre par son érudition et sa piété.

» avec dévotion et avec joie ; c'est là qu'ils
 » doivent faire leur prière à Dieu , et
 » *qu'ils doivent rechercher l'interces-*
 » *sion des saints, qui peuvent assister*
 » *en tous lieux ceux qui les invoquent*
 » *fidèlement, parce qu'ils suivent l'a-*
 » *gneau partout où il va, selon le té-*
 » *moignage de l'Ecriture ; ou plutôt ,*
 » *c'est Dieu tout-puissant qui nous as-*
 » *siste par eux et en eux. »*

Quoi qu'il en soit, l'Angevin dont il
 est ici question, recouvra la vue à l'église
 de Saint-Martin de Tours, et fut guéri
 de sa paralysie à l'église de Saint-Ger-
 main de Paris.

« Une femme noble était affligée d'une
 » paralysie depuis douze ans. Ayant ap-
 » pris que le vénérable abbé Adalgaire
 » avait apporté de France plusieurs re-
 » liques, et qu'elles opéraient plusieurs
 » miracles, elle se fit porter sur la route
 » au-devant des reliques, et dès-lors
 » elle commença à se trouver mieux ;
 » mais, plusieurs jours après, ayant ob-
 » tenu de passer *deux nuits dans l'église*
 » *du monastère, où les saintes reliques*
 » *avaient été déposées, elle fut entière-*
 » *ment guérie. »*

Sed post multos dies ad nostrum monasterium advecta, atque in ecclesiâ duas noctes permanere permissa, integerrimam totius corporis sanitatem percepit. *Acta ord. S. Benedicti. Quart.*, part. 1, pag. 6.

« Un menuisier était affligé depuis plus
» de sept ans d'une paralysie qui ne lui
» permettait pas le plus petit mouve-
» ment. Il se fit porter au tombeau de
» Saint Gérard. Il obtint dans ce pre-
» mier voyage de pouvoir au moins se
» traîner sur ses genoux, même de mar-
» cher avec des béquilles. L'année sui-
» vante il revint à la fête du saint, et il
» passa tout le jour en prières, et même
» toute la nuit. Le lendemain il fut en-
» tièrement guéri. »

Ad sancti recursavit anniversarium, eoque toto die supplex precator commoratus, noctem etiam insequentem continuavit vigiliis et precibus; sed præsul magnificus surdo non præterivit auditu vota fidelissimi pauperis, atque in crastinum, quæ dies erat dominica, restituit exoptata xenia sanitatis. *Anecdôt.*, t. 3, pag. 1071.

« Une religieuse de Ferrare avait une

» luxation au genou , qui lui faisait souff-
 » frir des douleurs horribles. Elle a re-
 » cours à Ste. Catherine de Boulogne , la
 » prie et la supplie avec instance. *La cin-*
 » *quième nuit elle est prise de sommeil.*
 » *La sainte lui apparaît et la bénit.* La
 » religieuse se réveille et reconnaît aussi-
 » tôt que son genou est remis à sa place ;
 » et lorsqu'elle eut le bonheur de faire
 » toucher son genou aux reliques de la
 » sainte, elle fut entièrement guérie. »

Quintâ nocte cùm Beatæ Catharinæ
 opem summis precibus imploraret, so-
 pore correpta est.... Illi benedixit, ac
 tunc expergefacta manifestè sensit ossa
 genu in suum locum restitui.... Post hæc
 è lecto surrexit, sic tamen ut non firmo
 prorsus gressu adhuc posset consistere,
 sed ubi demùm reliquiis Sanctæ Virgi-
 nis genu illud contactum fuit, pristinam
 firmitatem resumpsit. *Bolland., mart.,*
tom. 2, pag. 47.

Nous aurions pu, en compulsant les
 anciennes légendes, multiplier ces exem-
 ples de guérisons opérées, soit en songes,
 soit aux tombeaux des saints ; mais en
 voilà assez pour prouver ce que nous
 avons voulu établir, que ces songes et

guérisons des temples anciens avaient passé dans nos monastères. On s'est cru autorisé dans le temps à regarder ces guérisons comme miraculeuses. Elles ne sont pas d'une autre nature, et ne s'opéraient pas différemment que celles qui avaient lieu dans les temples de Sérapis, d'Isis et d'Esculape, où l'on allait passer la nuit. Il y a plus : tel était le concours des circonstances favorables, que ces cures magnétiques pouvaient avoir lieu comme magnétiques, même quand on supposerait que les moines ne connussent pas toujours l'effet de la force magnétique. 1° Les malades avaient une ferme confiance dans le saint dont ils embrassaient le tombeau ou les reliques, et on sait que la meilleure disposition dans le Magnétisme est la confiance. 2° Les bons religieux qui faisaient toucher ces malades aux reliques, pleins de zèle et de charité, s'unissaient à eux d'intention pour procurer leur guérison, et rien ne réussit mieux dans les cures magnétiques que cette foi mutuelle, et de la part du magnétiseur, et de la part du magnétisé. 3° Pour faire toucher les reliques, il fallait porter les malades,

les soulever, les présenter aux reliques. Cette manipulation était suffisante, avec les dispositions mentales, pour donner au Magnétisme son épanchement et son énergie. 4° Ils voyaient ces guérisons se renouveler, ils en contractaient une confiance qui doublait encore leur force. Il n'est donc pas étonnant que toutes ces circonstances magnétiques, agissant sur les malades, commençassent par leur procurer des songes et des visions, et que souvent la guérison s'ensuivît, sans qu'il y eût rien de *surnaturel*.

Cet usage d'aller dormir dans les églises pour y avoir des songes ou des visions salutaires, a subsisté long - temps et subsiste peut-être encore aujourd'hui; du moins en trouve-t-on encore des traces en Italie, vers la fin du dix-septième siècle, au grand scandale des Protestans.

En effet, *George Fabricius*, dans son Commentaire sur les poètes, déclare « qu'il a vu à Padoue des gens de la » campagne, des deux sexes, aller dormir une certaine nuit dans l'église de » Saint Antoine. Il trouve que cela ressemble comme deux gouttes d'eau au » culte des anciens payens. Il finit par

» observer que Saint Antoine a en effet
 » la réputation de guérir les maladies. »

Vid. *Danielis Vink* Amœnitates philologico - medicæ, Traject. ad Rhen. 1720, in-12, p. 73, ubi hæc leguntur :

Quin imò superiori etiam sæculo, hanc consuetudinem in Italiâ adhuc durasse referunt. *Taubin ad Plaut. Curcul.*, act. 2, scen. 1^a, et *Conring. Exerc. de incub. in fanis deorum*, §. 27, et *Georg. fabrit. Commentario ad poetâs*, qui se Patavii ait vidisse adolescentes et puellas rusticanas in cœnobio D. Antonii certâ nocte incubare. Dæmonolatriæ tam geminus germanus est ille cultus, ut nec ovum ovo, nec lac lacti similis esse ferè possit. Hic etiam observandum quod ille D. Antonius apud pontifices mederi dicatur affirmante. *Lang.*, lib. 3, Med. epist. 6, pag. 951.

Si Fabricius eût porté ses regards plus haut, il aurait vu que ces pèlerinages nocturnes dans l'église de Saint-Antoine de Padoue n'étaient que les restes des anciens usages que l'on avait rattachés à la religion, comme on les avait autrefois attachés au paganisme.

*Le Magnétisme animal retrouvé dans
l'antiquité, suivi de Recherches histo-
riques et mythologiques sur SÉRAPIS,
ESCULAPE, ISIS (1), et sur l'Alchimie.*

AVANT-PROPOS.

POUR l'intelligence du point de vue sous lequel on doit envisager le *Magnétisme animal* chez les anciens et chez les modernes, je présenterai ici des notions succinctes, historiques et mythologiques, sur trois divinités payennes, en l'honneur desquelles un grand nombre de temples furent érigés et consacrés dès la plus haute antiquité : les prêtres et leurs initiés y pratiquaient la médecine ordinaire, ainsi que la médecine occulte, c'est-à-dire le Magnétisme animal.

La nature elle-même enseigne directement la connaissance de cette médecine occulte à l'homme, en lui imprimant un sentiment instinctif, qui lui donne la con-

(1) Ces notices ont rapport à ce qui a été dit ci-dessus, dans le présent numéro, pag. 120.

science de ce qui est le plus utile à sa conservation , avec la faculté de pouvoir développer ce sentiment par les procédés du somnambulisme ou Magnétisme *hypnoscopique*, spontané et artificiel.

Cette médecine occulte, *hypnoscopique*, appelée de nos jours *Magnétisme animal*, a eu de tout temps ses partisans et ses ennemis. Les prêtres, principalement, soit pour s'en réserver la pratique exclusive, soit avec l'intention, dans certaines circonstances, d'ériger en miracles, et à leur profit, les phénomènes qui en résultaient, s'en déclarèrent souvent les détracteurs les plus acharnés. C'est par ce motif qu'ils dirigèrent les imputations les plus odieuses, d'abord contre les anciens Mages, et ensuite contre quiconque voulait employer les procédés du Magnétisme pour guérir les maladies. On a vu de nos jours encore, des hommes superstitieux, assez ignorans et assez fanatiques pour traiter les magnétiseurs de magiciens, et les accuser d'être en commerce avec le diable. Il n'en est pas moins vrai de dire que tous les êtres animés, de telle espèce

qu'ils puissent être, sont naturellement doués de ce sentiment instinctif, susceptible de produire des phénomènes étonnans, et les animaux, dans l'état de liberté, en jouissent d'une manière plus particulière.

En méditant sur l'origine de cet instinct accordé à tous les êtres, on est porté à croire qu'il dérive du mouvement universel que la nature a imprimé à toute la matière en général, ainsi qu'à chaque portion ou molécule organique de la matière en particulier. Cette loi du mouvement universel offre l'idée de tous les chaînons du pouvoir instinctif, agissant; depuis le premier jusqu'au dernier degré, dans les trois règnes *animal*, *végétal* et *minéral*. Dans le règne animal, c'est l'*intelligence* et l'*instinct* qui tiennent le premier rang et qui régissent et mettent en mouvement tous les êtres animés; mais dans les règnes végétal et minéral, ce sont les *affinités* et les *attractions* de différens genres qui régissent et mettent en mouvement chaque portion de matière diversement organisée. Il en résulte que tous les êtres ani-

més, dans le premier règne, ainsi que toutes les portions de matière, ou molécules organiques, dans les deux autres règnes, peuvent, lorsqu'il y a lieu, se mouvoir spontanément, étant tous doués, chacun en particulier, de la faculté d'agir par eux-mêmes, et pour ainsi dire avec sa propre volonté. On pourrait donc avancer que l'intelligence et l'instinct sont au règne animal ce que les affinités et les attractions sont aux deux autres règnes végétal et minéral. Pourrait-on, en effet, refuser de l'intelligence, des raisonnemens et de l'instinct aux plantes ? Toutes savent se choisir le terrain qui leur convient, étendre leurs rameaux vers le soleil qui les vivifie, ouvrir et replier, soit de jour, soit de nuit, leurs feuilles et leurs fleurs, pour les garantir d'un trop grand degré de chaleur ou de fraîcheur. La sensitive, ainsi que son nom l'indique, montre une sensibilité extrême, et dès qu'on la touche elle replie ses folioles, pour éviter ou diminuer le danger. La plupart des plantes légumineuses ou papilionacées, ainsi que la vigne, classée parmi les ar-

bustes à fleurs rosacées , et d'autres plantes encore , dont les tiges longues et grêles ont besoin de soutien , sont toutes , pourvues de vrilles rameuses qui leur servent de bras et de mains , avec lesquels elles s'attachent et s'entortillent autour des corps qu'elles rencontrent. Ces diverses productions du règne végétal jouissent toutes d'un mouvement spontané ; elles raisonnent , en quelque sorte , et font usage de leur volonté. Lorsqu'il n'y a qu'un soutien voisin , elles savent très-bien diriger leurs rameaux vers ce point d'appui , et le saisir avec leurs bras , avec leurs mains , c'est-à-dire avec les vrilles rameuses dont elles sont pourvues , et qu'elles avaient eu soin , jusqu'alors , de tenir allongées , tendues , sans plis , avec l'intention de se saisir de cet appui aussitôt qu'elles peuvent l'atteindre.

Si nous passons au règne minéral , nous y voyons également les molécules organiques composant toutes les aggrégations de la matière se mouvoir spontanément ; elles exécutent , pour ainsi dire , des actes d'une volonté qui leur est

propre , et d'après les lois d'affinité auxquelles elles sont soumises. En effet , aussitôt qu'elles se trouvent placées dans les circonstances requises pour pouvoir agir librement , c'est-à-dire lorsque ces molécules sont suspendues dans un dissolvant qui les tient en liquéfaction , et au moment où le liquide s'en sépare par un abandon lent , calme et gradué , c'est alors que chaque molécule fait un acte de volonté ; elles se mettent spontanément en mouvement , elles se placent , elles se rangent et se dirigent d'elles-mêmes avec une rare intelligence , de manière à former des figures géométriques très-régulières , mais variées et soumises aux formes de l'espèce à laquelle elles appartiennent. Ce que je viens d'exposer s'observe plus particulièrement dans les cristallisations régulières qui reproduisent constamment des cristaux polyèdres de mêmes formes , suivant leur espèce. Il en est de même pour tous les corps du règne minéral , composés de molécules , qu'on peut supposer d'une ténuité infinie , qui adhèrent entre elles , soit par attraction d'aggrégation , soit par

attraction de composition , selon que ces molécules sont de même nature ou de plusieurs natures. Lorsqu'enfin les cristaux ont été formés dans des circonstances peu favorables , alors leur cristallisation est confuse ; c'est ce qui arrive aux substances qui se présentent dans la nature en masses plus ou moins grandes, et dont la texture est homogène , comme les marbres blancs , les albâtres calcaires ou gypseux , ainsi que les stalactites et toutes les incrustations qui sont évidemment les produits d'une cristallisation imparfaite , confuse et précipitée.

Je le répéterai donc , l'instinct est aux animaux ce que l'attraction et l'affinité sont aux végétaux et aux minéraux.

Cependant , qu'on n'aille pas me reprocher d'accorder ici trop d'intelligence à la matière, et d'apprêter, par ce moyen, des armes favorables aux matérialistes qui voudraient attaquer la *spiritualité de l'âme*. Il est bien permis , ce me semble , de comparer l'affinité et l'attraction des végétaux et des minéraux avec l'instinct des animaux , et même d'y apercevoir une certaine liaison ; mais

toujours sera-t-il vrai que l'intervalle qui existe entre l'intelligence humaine et l'instinct des animaux est immense. Il n'appartient pas aux physiciens de pouvoir définir l'âme des hommes, considérée métaphysiquement. C'est le secret de la Divinité, et ce secret est inaccessible à nos pensées. Tous les raisonnemens qu'on voudrait faire sur cette matière laisseront éternellement un grand problème à résoudre.

SÉRAPIS.

Sérapis, *Apis* et *Osyris* ne forment qu'une seule et même divinité, qui fut honorée chez les Egyptiens, les Grecs et les Romains. Les Egyptiens adoraient *Apis* sous la forme d'un bœuf, dans le temple de Vulcain, auquel ils sacrifiaient cet animal et lui donnaient alors le nom de *Sérapis*. Ils le remplaçaient ensuite, tous les trois ans, par un autre bœuf de la même couleur, noire, avec une seule tache blanche sur le front, en forme de croissant.

Apis, suivant la fable, était fils de Jupiter et de Niobé; il fut ensuite connu sous le nom d'*Osyris*, lequel passa en Egypte 1717 ans avant la naissance de Jésus - Christ, et il y épousa *Isis*. On doit remarquer ici un mélange monstrueux de traits à-la-fois historiques et fabuleux; mais on ne doit pas en être surpris, lorsqu'on pense que la religion des payens ne présente que des allégories, des emblèmes et des symboles accompagnés d'expressions

mystérieuses. On ne doit donc pas s'étonner si les anciens mythologues ont dit qu'*Apis*, *Sérapis* ou *Osyris* aient gouverné les Egyptiens et leur aient enseigné diverses sciences, entre autres l'usage de la médecine et l'art de la divination. Quoi qu'il en soit, *Osyris* était considéré comme le symbole du soleil, qui par sa chaleur vivifie toute la nature, c'est-à-dire *Isis*, qu'on lui fait épouser. Ce n'est là qu'une allégorie, car on sait qu'*Isis*, dans le paganisme, est la divinité universelle, ou la nature, et nous allons bientôt la faire connaître ci-après.

Dans les temples de *Sérapis* ou *Osyris*, et d'*Isis*, des prêtres y pratiquaient la médecine ordinaire et la médecine occulte. Ils y entretenaient des oracles et des sybilles, qui n'étaient autre chose que des crisiaques, que des somnambules, que des *hypnoscopes*. Ces crisiaques prédisaient l'avenir, devinaient les choses cachées, et prescrivaient des remèdes pour la guérison des maladies de ceux qui venaient les consulter.

Indépendamment des connaissances

physiologiques qu'avaient acquises, dès les temps les plus anciens, une certaine classe d'hommes qu'on appelait Mages et Magiciens, et auxquels, depuis l'établissement du christianisme, on prodigua les imputations les plus odieuses, on doit convenir que l'adresse, le hasard et les jongleries mystiques des prêtres présidaient toujours à ces sortes de pratiques. Les phénomènes très-naturels qui en résultaient ne paraissaient surnaturels qu'à ceux qui, par ignorance des lois de la nature, s'abandonnaient aux illusions de leur enthousiasme, ou se laissaient surprendre par la supercherie des ministres de ces divinités anciennes.

ESCULAPE.

ESCULAPE, *Æsculapius* en latin, et *Ἀσκληπιός* (Asclipios) en grec, est, dans l'antiquité, le nom de plusieurs personnages qui se rendirent célèbres dans l'art de la médecine. Si on consulte l'étymologie de ce mot, on se convaincra qu'il indique plutôt la profession du médecin que le nom propre de ceux qui l'exercèrent. *Asclypios* est formé des mots grecs *ασκῖω*, *ασκῖν* (asquéo, asquein), qui signifie *exercer, pratiquer*, et *ἵπιος*, *ἱπιότηλος* (ipiolitos), *doux, douceur, bienfaisance, humanité*. Peut-on mieux caractériser celui qui, par état, exerce l'humanité? Ce nom convient donc au médecin, qui, après avoir consacré ses veilles à l'étude de la médecine, se dévoue tout entier au soulagement de l'humanité souffrante, en appliquant des remèdes aux maladies dont les hommes sont si souvent affligés. Ce nom rappelle enfin ce touchant et sublime serment que, par la suite, *Hippocrate*, le prince des médecins et le père de la médecine, exigeait du grand nombre de disciples qu'il

initia libéralement aux principes de son art. (*Voy. Hippoc.*)

Le mot *Esculape*, dès les temps les plus fabuleux, en cessant d'être un nom d'homme, et sans nier cependant qu'il n'ait été porté par quelque fameux médecin, a dû naturellement être déifié. Il n'est donc pas étonnant qu'on ait dit qu'*Esculape* était fils d'un dieu, qui enseigna aux hommes la médecine, ainsi que l'art de deviner, et qui rendait des oracles. On peut en conclure que les deux sciences, l'art de guérir et celui de deviner, sont intimement unies. En effet, c'est dans l'état de maladie, avec certaines conditions, et le plus souvent pendant le sommeil, que notre imagination parvient à l'exaltation la plus forte, et qu'arrivée au plus haut degré d'enthousiasme, l'âme prévoit jusqu'à un certain point les événemens futurs, devine en quelque sorte les choses cachées, mais cependant en se servant toujours d'expressions amphibologiques, susceptibles de diverses interprétations. Si quelquefois des prophètes, des devins ou des crisiaques *hypnoscopes*, car tous

se ressemblent du plus ou du moins , ont rencontré juste , le hasard et l'adresse y auront contribué , et les prêtres , ainsi que nous l'avons déjà dit , auront achevé , avec leurs jongleries mystiques , de compléter les illusions par les pratiques superstitieuses dont ils se servaient habilement pour satisfaire leur cupidité et conserver leur empire sur le peuple.

On doit être , ce me semble , assez indifférent sur l'origine d'Esculape , par la raison même qu'il en a existé un grand nombre de ce nom. Celui qui le premier s'est appelé *Esculape* , n'offrant que le nom d'une profession , ne donne que l'idée d'un être fabuleux dont on s'est plu à faire un dieu. On sait d'ailleurs que dans l'ancienne Grèce les généalogies des hommes qui se distinguèrent par des talens éminens ou par des actions héroïques , étaient confondues avec celles des dieux. Je consens donc qu'il y ait eu dans l'antiquité plusieurs Esculapes déifiés , ce qui est très-vraisemblable ; mais si *Daniel Leclerc* , médecin genevois , né l'an 1652 , mort en 1728 , a prétendu qu'il n'y en avait qu'un seul , qu'il dit

être Phénicien, *Cicéron* en admettait trois. Sans entrer en d'autres détails à cet égard, je me contenterai d'ajouter que *Mercur* *Trismégiste* eut aussi un fils nommé *Esculape*, fameux médecin, et qu'*Apollon*, dieu de la médecine et de l'art divinatoire, fut père d'un autre *Esculape*, dieu de la médecine comme son père, et auquel les anciens érigèrent des statues, décernèrent des honneurs et construisirent un grand nombre de temples, dans lesquels on pratiquait la médecine ordinaire, ainsi que la médecine occulte, c'est-à-dire la médecine de la nature, au moyen des procédés du magnétisme animal, dont alors on faisait un mystère. Les prêtres et les initiés qui desservaient ces monumens consacrés au culte d'*Esculape*, avaient grand soin de mettre ces temples en rapport avec leur véritable destination. Ils les faisaient ordinairement construire dans des lieux élevés, salubres, hors des villes, et les rendaient spacieux et commodes. On y admettait les malades qui y venaient de toutes parts consulter le dieu pour lui demander la santé. L'historique des ma-

ladies et des guérisons , ainsi que l'indication des remèdes qui avaient été ordonnés d'après les procédés de l'hypnoscopie , étaient gravés sur des tablettes votives qu'on suspendait aux murs du temple , ainsi qu'il a été dit plus haut , pag. 122.

Cet usage fut imité par les chrétiens. Ils suspendirent également dans leurs églises des tableaux et des figures pour remercier Dieu ou les Saints d'avoir été guéris de leurs infirmités , ou d'avoir échappé à un grand danger. Ces petites figures votives , formées de différentes matières , et le plus souvent d'un métal précieux , représentaient ordinairement les parties du corps , qui , précédemment infirmes , avaient été guéries par l'intercession du saint , honoré dans le lieu. Les petits tableaux votifs offraient , dans le même but , l'histoire des maladies , et ils étaient chargés de légendes avec la description pittoresque des guérisons plus ou moins éclatantes qui en étaient l'objet. Ces figures et ces tableaux s'appellent chez les chrétiens , *ex-voto* , expression empruntée

du latin. Toutes les églises et toutes les chapelles où les prêtres ont soin d'attirer les peuples, en sont remplies, et particulièrement en Espagne et dans la Suisse. Il en était de même chez les payens, dans les temples des faux dieux. L'histoire des maladies et des guérisons éclatantes qui y avaient été opérées, ainsi que les remèdes qui avaient été ordonnés en songe, soit par les malades eux-mêmes, soit par les crisiaques. hypnoscopes, pendant leur sommeil magnétique, y étaient gravés sur des tables votives de métal, de marbre ou de pierre, que l'on suspendait aux murs et aux colonnes des temples, afin qu'on pût les consulter pour de semblables maladies. C'est dans cette série d'anciennes inscriptions somnambuli-ques ou magnétiques, exposées et attachées aux murs des temples anciens, que les descendants d'Esculape, ainsi qu'Hippocrate lui-même, puisèrent une partie des principes et des recettes qui constituèrent d'abord l'art de la médecine, principalement dans les temples consacrés à *Sérapis*, *Osiris* et *Isis* en Egypte : A Esculape, dans la ville d'*Epidaure* en

Argie , dans le Péloponnèse : A Cos , ville de l'île du même nom , dans l'Archipel : A Rome , dans une île du Tibre , etc. Ces ordonnances hypnoscopiques , qui servirent à former les premiers traités de médecine curative , tendent à prouver que la nature a créé dans tous les êtres vivans un sentiment instinctif , qui leur donne la connaissance de ce qui est utile à leur conservation ; mais ce sentiment instinctif est susceptible d'un développement plus ou moins grand , en raison des circonstances et de l'état pathologique des malades ; d'où l'on doit conclure que la médecine magnétique est la médecine de la nature , et que c'est la *nature* qui a donné aux hommes les premières leçons sur l'art de guérir.

On donne à *Esculape* plusieurs enfans , et ceux-ci eurent une postérité très-nombreuse , qu'on a appelée la descendance des *Asclépiades*. On y place le célèbre *Hippocrate* , ainsi que plusieurs autres fameux médecins qui portèrent également le même nom d'Hippocrate. Si *Galien* , qui fut aussi l'un des plus grands médecins sous le règne d'Adrien ,

Empereur romain en l'année 131, fût né vers ces époques fabuleuses qui se perdent dans la nuit des temps, on l'aurait sans doute classé avec la descendance des *Asclépiades*; mais plus on avance vers l'histoire moderne, et moins on y rencontre de fables sur le compte des grands hommes qui ont honoré leur siècle. On doit en conclure que les plus habiles médecins de la haute antiquité ont passé pour les fils et descendants d'Esculape, c'est-à-dire que celui-ci a eu un grand nombre de disciples distingués qui marchèrent sur les traces de leur maître et formèrent successivement d'autres élèves dans l'art de guérir. C'est de cette manière qu'on doit envisager la nombreuse postérité dite des *Asclépiades*.

Esculape, ou Ἀσκληπιός (*Asklipios*), eut aussi plusieurs filles qui se rendirent célèbres dans l'art de guérir, mais dont les dénominations indiquent également les principaux attributs de la médecine, plutôt que des noms propres. Trois d'entre elles se nommaient ainsi qu'il suit : *Hygieia*, déesse de la santé ; *Jaso*, déesse de la guérison, et *Panacea*, di-

vinité qui signifiait le spécifique ou remède universel, dont les anciens mages et magiciens, et les alchimistes (1), qui étaient les physiciens et les physiologistes de l'antiquité, s'efforcèrent de tout temps à faire la recherche, soit par des opérations chimiques, soit par les procédés du Magnétisme hypnoscopique.

L'étymologie du nom de chacune des trois déesses dont nous venons de parler fortifie l'opinion que nous venons d'émettre.

Hygieia, en grec *ὑγιεία*, veut dire *santé*, de *ὑγιής*, (*hygiis*), *sain*, dérivé de *ὑγίω*, *ὑγιαζω* (*hygioo*, *hygiazo*), *je guéris*, *je prends soin*; d'où vient le mot *hygiénne*, partie de la médecine qui a pour objet la conservation de la santé.

Jaso, en grec *ἰαση*, dérivé de *ἰασις* (*iasis*), *guérison*, et de *ἰατρεύω* (*iatreuo*), *je guéris*.

Panacea vient également du grec *πανακεία*, composé de *παν* (*pan*), *tout*, et de *ἀκεύω*, *ἀκεομαι* (*aceo*, *aceomai*), *je guéris*.

(1) Nous aurons occasion de parler des *alchimistes* dans l'article qui suit.

ISIS.

ISIS, dans le paganisme , est la divinité universelle , la nature toute entière. Une inscription antique qu'on lisait sur le monument d'*Arrius Balbinus*, rapportée dans les Fables égyptiennes et grecques, par le savant *Pernetty*, porte que la déesse Isis est une et toutes choses. Plutarque, dans l'article où il parle d'*Isis*, annonce que dans le temple de *Minerve*, qu'il dit être la même qu'*Isis*, on lisait au-dessous de la figure de cette déesse : *Je suis tout ce qui a été, ce qui est et ce qui sera; nul d'entre les mortels n'a encore levé mon voile.* « Ego » sum omne quod extitit, est, et erit : » meumque peplum nemo adhuc mortalium detexit. » Cette inscription est parfaitement d'accord à l'étymologie grecque que je donnerai ci-après sur le nom d'*Isis*, que quelques auteurs croient *phénicien*, mais sans aucune preuve. *Apulée*, dans ses *Métamorphoses*, en parlant d'*Isis*, lui fait dire : *Je suis la nature, mère de toutes*

choses, maîtresse des élémens, le commencement des siècles, la souveraine des dieux, la reine des mânes..... Ma divinité, uniforme en elle-même, est honorée sous différens noms et par différentes cérémonies. Les Phrygiens me nomment PESSINUNTIENNE, mère des dieux ; les Athéniens, MINERVE CÉCROPIENNE ; ceux de Chypre, VÉNUS ; ceux de Crète, DIANE ; les Éleusiens, CÉRÈS ; d'autres, JUNON, BELLÔNE, HÉCATE, RHAMNAUZIE ; enfin, les Égyptiens et leurs voisins, ISIS, qui est mon véritable nom.

Isis était l'épouse d'*Osiris*, c'est-à-dire du Soleil. On voit par-là que le mariage de ces deux divinités n'est qu'une allégorie et non un trait purement historique, qui aurait uniquement rapport aux anciens souverains d'Égypte. L'union d'*Osiris* et d'*Isis* signifie donc que le soleil, par sa chaleur bienfaisante, donne la vie à tout ce qui existe dans la nature. *Isis* fut d'abord adorée par les Phéniciens et les Égyptiens, ensuite par les Grecs, les Romains, les Gaulois, etc., etc..... Tous les mythologues assurent

d'ailleurs qu'*Isis* et *Osyris* renfermaient, sous différens noms, presque tous les dieux du paganisme, et l'on voit dans tous les récits mythologiques que, *Cérés*, *Cybèle*, *Diane*, *Hécate*, *Junon*, *Lucine*, *la Lune*, *Minerve*, *Ops*, *Proserpine*, *Rhamnésie*, *Rhée*, *la Terre*, *Thétis*, *Vénus*, *Vesta*, etc., etc... etc... ne sont, en un mot, qu'une même chose avec *Isis*, d'où elle a été surnommée **MYRIONIME** ou déesse aux *dix mille noms*. Ce dernier mot est tiré du grec *μυρία* (*myria*), *dix mille*, et *ονομα* (*onoma*), *nom*.

Il en est de même d'*Osyris*. Cette divinité ne fait qu'un avec *Adonis*, *Ammon*, *Apis*, *Apollon*, *Bacchus*, *Dyonisius*, *Jupiter*, *Pan*, *Pluton*, *Sérapis*, *le Soleil*, etc., etc..., qui par conséquent ne sont tous que des personnages empruntés pour expliquer, par des fictions ingénieuses, toutes les opérations de la nature.

Les attributs d'*Isis* et d'*Osyris*, qui véritablement aussi ne faisaient qu'un, étaient la toute-puissance et l'éternité, ce qui veut dire qu'*Isis* était la nature,

et qu'elle comprenait le *passé*, le *présent* et le *futur*. C'est ce qu'exprime l'étymologie que j'ai déjà annoncée et que je vais placer ici.

Isis, en grec, présente les différens temps du verbe *être*, εἶμι, εἰσι (eimi, eisi) ; savoir, εἰς, ἔς-ης, εἰ (is, is-is, ei) (1), qui signifient *j'è suis, j'ai été, je serai*. N'est-ce pas là l'idée la plus juste qu'on puisse donner de l'éternité? On trouve cette explication dans l'*Etymologicum trilingue*, du savant Fungér (Jean),

(1) On remarquera peut-être que, soit ici, soit ailleurs, j'ai, dans certains cas, donné aux lettres grecques (η) (υ) (ι) (ο) la prononciation de notre (i) ou (y). J'ai cru en cela devoir me conformer à l'usage des Grecs anciens, et sur-tout des modernes, qui suivent cette prononciation pour un certain nombre de mots. Ce que j'avance, je l'ai observé moi-même pendant un séjour de quatre années, environ, que j'ai fait dans le Levant, et principalement à Constantinople. C'est dans cette ville, autrefois la capitale de l'ancien Empire grec, que j'ai entendu des Grecs très-savans m'assurer, qu'à peu d'exceptions près, ils avaient conservé l'ancienne prononciation. La manière dont nous prononçons les mots tirés du grec, adoptés dans notre langue, et qui la plupart, et par cette raison, portent, pour

pag. 397, in-4°. Lugduni, 1607. Cet auteur, très-érudit dans les langues savantes et dans la mythologie, ajoute qu'en

ainsi dire, la date de leur adoption, justifie l'observation que je viens de faire. On doit enfin convenir que l'intelligence des mots, et leur véritable prononciation, conduit plus sûrement à la connaissance des choses.

Nous lisons dans nos dictionnaires *CHIRO-*
MANCIE, et non *cheiromantei*, dérivé de *χείρ* et
μαντεία (*chir* et *mantia*), *divination* par l'ins-
pection de la *main*. — *ETYMOLOGIE*, et non *étu-*
mologie, de *ετύμος* (*étymos*), *véritable*, et
λογός (*logos*), *parole*, *mot*. — *CIMETIÈRE*, et
non *koimétére*, de *κοιμητήριον* (*kimitirion*), *ci-*
metière, *dortoir*. — *KYRIÉ-ÉLÉISON*, et non
curié-éléison, de *κύριε-ελέησον* (*kyrié-éléison*).
— *POTIRON*, espèce de citrouille qui ressemble
à un vase, et non *poturon*, dérivé de *ποτήρ* et
ποτήριον (*potir* et *potirion*), qui signifie *vase* et
potier. — *SYNONYME*, et non *sunonume*, de
συνανύμος (*synonymos*). — *SYZYGIE*, et non
suzugie, de *συζυγία* (*syzygia*), qui veut dire
conjonction. — *TYPE*, et non *taps*, de *τύπος*
(*typos*), d'où vient le mot *typographe*. —
TYRAN, et non *turan*, de *τύραννος* (*tyran-*
nos), etc., etc., et une infinité d'autres mots
sur lesquels il serait trop long de donner ici des
explications superflues. On admet cependant

donnant à *Isis* le nom de *οσιαν* (osian), Platon et les auteurs anciens prétendent par-là attribuer l'épithète de sainte à

qu'il peut exister des exceptions produites par les différens dialectes, *attique*, *dorique*, *éolique*, *ionique*, etc., ou à cause de quelques règles grammaticales, telles que le son des lettres, soit isolées, soit réunies; par exemple, lorsqu'il y a deux γ (gamma) ou un γ suivi d'un α (cap-pa), etc., qui produisent alors une prononciation sourde ou nazale, comme dans *αγγελός* (angellos), *ange*. — *Αγγείον* (angeion), *vase*, *vaisseau*. — *Αγκύρα* (ankyra), *ancre*, en latin *ancora*, etc...

Sans prétendre vouloir réformer de vieilles habitudes qu'on ne saurait approuver, bien qu'elles soient consacrées par l'usage, il est sans doute permis de réclamer contre elles, même sans l'espoir d'en obtenir le changement, et de dire que la prononciation de certains mots grecs est vicieuse dans nos collèges en France. Trop souvent enfin elle se trouve en opposition avec la véritable prononciation des grecs anciens et modernes. On doit s'étonner que dans toutes nos grammaires grecques on n'y dise rien, ou presque rien, de la prononciation de cette belle langue, tandis qu'il devrait s'y trouver un article uniquement consacré à faire connaître les

cette déesse. En effet, *osias* (*osias*) en grec, veut dire sainteté.

Isis est donc un nom grec, de même que

diverses prononciations du grec littéral, eu égard à tous les anciens dialectes de la Grèce, ainsi que les variétés de la prononciation du grec moderne dans les différens pays où il se parle maintenant. Il faut espérer que tôt ou tard un grammairien elleniste voudra bien se charger de ce soin. Il serait facile, ce me semble, de prouver que le grec ancien et le grec moderne ne forment point deux langues entièrement séparées, ou du moins que ces deux idiômes sont beaucoup plus rapprochés l'un de l'autre, que le Latin ne l'est de l'Italien. On en peut juger d'après les ouvrages estimables, tant en prose qu'en poésie, de plusieurs littérateurs grecs qui se distinguent de nos jours par de brillantes productions qui peuvent soutenir la comparaison avec la plupart des anciens auteurs grecs. On pourrait donc soutenir jusqu'à un certain point, que le grec littéral ne doit pas être considéré comme étant entièrement une langue morte; et si les Grecs parvenaient aujourd'hui à reconquérir leur indépendance, et à se reconstituer en corps de nation libre, bientôt la langue que parlait le divin HOMÈRE, reparaîtrait avec toute sa splendeur.

celtai d'Osiris. Plutarque, dans son livre intitulé *Moralia*, le dit formellement ainsi qu'il suit : *ελληνιστὸν γὰρ τὸ ἰσις ἐστὶ*. *Isis est un mot grec* ; et en parlant du temple d'Isis, il ajoute : *ὀνομάζεται γὰρ Ἰσιον ὡς εἰσέρμενον, τὸ ἐν*. Ce temple s'appelle *Ision*, c'est-à-dire *la connaissance, l'intelligence, de ce qui est*, dérivé de *ἰσῆμι-ἰσῆσθαι* (*isimi et isisi*), *je connais, je sais*. Isis est encore pris pour le nom de la terre, en dérivant des mots grecs *ἴσος* (*iso*), *égal, aplati*, et *ἰεῖον* (*isoo*), *j'égalise, j'aplanis*, ce qui chez les anciens indiquait le globe terrestre.

Quant à *Osiris*, Plutarque en parle également d'une manière positive, et voici comme il s'exprime : *ὁ ὀσίρις ἐκ τῶν ὀσίε καὶ ἱερῶν τὸνομα μεμιγμένον εἰσχηκε..... ὡς τὰ μὲν ἱερά, τὰ δὲ ὀσία*; ce qui veut dire *Osiris est un nom composé de deux mots grecs mêlés ensemble, savoir, (osios) et (ieros)*, c'est-à-dire *saint et sacré*. (Plutarque, *ibid.*)

Le nom de la déesse *Isis* se trouverait encore avoir de l'analogie avec le mot grec *ἰασίς* (*iasis*), qui veut dire *guérison*, dérivé de *ἰάσσομαι* (*iasomai*), *je guéris*,

je prends soin, parce que dans les temples consacrés à cette divinité elle y accordait la santé à ceux qui venaient la lui demander, et instruisait les hommes pendant leur sommeil, en leur faisant connaître en songe les remèdes qui convenaient à leurs maladies. C'est par le ministère des prêtres qui s'étaient dévoués au culte d'*Isis*, et qui étaient de vrais magnétiseurs, que la pratique du Magnétisme animal était en usage chez les Egyptiens. Nous l'apprenons directement par *Diodore de Sicile* (1), qui écrivait du temps de Jules César et sous le règne de l'Empereur Auguste. Cet auteur grec s'exprime d'une manière si positive sur l'existence du Magnétisme animal chez les anciens, que je erois devoir transcrire ici, en son entier, le passage grec de cet historien, et l'accompagner d'une traduction. On pourra donc véri-

(1) *Diodore de Sicile*, historien grec, né à Argynon, ville de Sicile, peu d'années avant J. C. Il composa un ouvrage en quarante livres sur l'histoire de presque tous les peuples de la terre. Il n'en reste plus que quinze, ainsi que quelques fragments qui ont été traduits et imprimés.

fier par soi-même et se convaincre que les phénomènes du Magnétisme animal étaient connus dès la plus haute antiquité, et qu'au moyen des procédés du *Magnétisme hypnoscopique* on parvenait à guérir des malades abandonnés des médecins et affligés de maladies extraordinaires qui étaient alors, comme il en est encore qui sont l'écueil de la médecine ordinaire. C'est là, du moins, ce que je me suis proposé de démontrer. J'offre enfin aux médecins un sujet de profonde méditation; car tels savans qu'ils puissent être, ils doivent s'humilier devant la médecine hypnoscopique, dont le plus grand nombre des magnétiseurs, ainsi que tous les *magnétistes*, se sont fait une si fausse idée. La plupart des médecins eux-mêmes ne connaissent le Magnétisme animal que par ouï-dire; ils ignorent les moyens de l'employer avec succès, parce qu'ils ont dédaigné jusqu'à présent de le pratiquer. Cette médecine hypnoscopique, cependant, serait très-utile dans une infinité de maladies singulières, causées par des affections nerveuses, par des affections

mentales et autres maux auxquels les plus habiles médecins sont exposés à appliquer les remèdes incertains de la médecine conjecturale, qui trop souvent font empirer la maladie.

φασὶ δὲ Αἰγύπτιοι τὸν ἴσω φαρμάκων τέ πολλῶν πρὸς ὑγίαν εὐρετὶν γεγονεῖν, καὶ τὸ ἱατρικῆς ἐπισίμης μεγάλην εἶναι ἐμπειρίαν διὸ καὶ τυχεῖσαν ἀθανασίας ἐπὶ ταῖς θεραπαίαις τῶν ἀνδρῶπων μάλιστα καίρειν καὶ κατὰ τῆς ὕπνης τον ἀξιῶσι διδόναι βοηθήματα φανερῶς ἐπιδεικνυμένην τὴν τε ἰδίαν ἐπιφανείαν, καὶ τὸ πρὸς τῆς δειομένης των ἀνθρώπων ἐνεργητικόν, ἀποδείξεις δὲ τῶν φασὶ φέρειν ἐαντὺς ἡ μυθολογίας ὁμοίος τοῖς Ἕλλησιν ἀλλὰ φράξεις ἐναργεῖς. πᾶσαν οὐ σχεδὸν τὴν οἰκυμένην μαρτυρεῖν ἑαυτοῖς εἰς τὰς ταύτης τιμὰς φιλοτιμουμένον δια το ἐνταῖς θέρ' ἀπειαῖς κατὰ γὰρ τῆς ὑπνὸς ἐφισταμένην διδόναι τοῖς κάμνουσι βοηθήματα πρὸς τὰς νόσους, καὶ τῆς ὑπακύνσαντας αὐτὴν, παραδόξως ὑγιάζεται, (ἡ, πολλὰς μὲν ὑπὸ τῶν ἱατρῶν διὰ τὴν δυσχολίαν τῇ νοσήματι ἀπελπισθένται ὑπὸ ταύτης σώζεσθαι.) συχνὰς δὲ παντελῶς πηρωθέντας τὰς ὁράσεις, ἢ τίνα των ἄλλων μερῶν τοῦ σώματος, ὅταν πρὸς ταυτὴν τὸ θεὸν καταφευγῶσιν εἰς τὴν προὔπαρξασαν λποκαθίσταται.

Εὐρεῖν δὲ αὐτὴν καὶ τὸ τῆς ἀθανασίας φάρμακον, διὰ τὸν υἱὸν ἔχον ὑπὸ των Τυτάνων ἐπιβεβληθέντα ἡ, νεκρὸν εὐρεθέντα κατ' ὕδαλις, μὴ μόνον ἀναστῆσαι δευσαν τὴν ψυχὴν, ἀλλὰ καὶ, τῆς ἀθανασίας ποῖσαι μεταλαβεῖν. (Διόδωρ. Σικ., L. 1^{er}.)

« Les Égyptiens prétendent qu'Isis
 » avait trouvé plusieurs remèdes très-
 » salutaires , et qu'elle avait une par-
 » faite connaissance de la médecine. Ils
 » ajoutent qu'à présent qu'elle jouit de
 » l'immortalité, elle prend plaisir à ma-
 » nifester des moyens de guérison pen-
 » dant leur sommeil , aux hommes qui
 » implorent son secours dans leurs ma-
 » ladies. Les Égyptiens se vantent d'éta-
 » blir cette croyance , non par des fables
 » à la manière des Grecs , mais par des
 » faits constans. En effet , disent-ils ,
 » tous les peuples du monde rendent
 » témoignage au pouvoir de cette déesse
 » par le culte qu'ils lui rendent et par la
 » reconnaissance qu'ils lui témoignent.
 » Elle indique à ceux qui souffrent ,
 » les remèdes propres à leurs maux.
 » L'observation fidèle de ses avis a sauvé
 » d'une manière surprenante *des mala-*
 » *des abandonnés des médecins , à*
 » *cause de la complication des mala-*
 » *dies qui leur sont inconnues.* On a vu
 » des gens absolument privés de la vue ,
 » ou qui avaient perdu l'usage de quel-
 » ques membres, se trouver rétablis dans

» leur premier état par la confiance
 » qu'ils ont eue dans la déesse *Isis* (la
 » nature). On dit aussi qu'elle composa
 » un breuvage d'immortalité, et qu'en
 » ayant fait prendre à son fils *Horus*,
 » qu'elle trouva mort sur le rivage du
 » fleuve où les *Titans* l'avaient surpris
 » dans une embuscade, non-seulement
 » elle le rappela à la vie, mais encore
 » elle le rendit immortel. » (*Diod. de
 Sicile*, liv. 1^{er}, §. 1^{er}.)

Plutarque nous apprend aussi que les
 Égyptiens prétendaient que ce fils d'*Isis*,
 appelé *Horus*, fut le dernier roi d'Égypte
 qui participa à l'immortalité ; que ce roi
 était le même qu'*Apollon*, qui, ayant
 été instruit par sa mère *Isis* dans l'art de
 la médecine et dans l'art de la divina-
 tion, employa ces deux arts à l'avantage
 des hommes ; le premier, en opérant
 des guérisons miraculeuses qui n'étaient
 autre chose que des cures merveilleuses
 du Magnétisme hypnoscopique ; et le se-
 cond, en rendant des oracles en faveur
 de ceux qui venaient le consulter. Il
 leur faisait connaître le passé, le pré-
 sent et le futur ; car la médecine hypnos-

copique est inséparable de l'art divinatoire.

Après avoir prouvé qu'on retrouve dans la langue grecque la véritable origine du nom de la déesse Isis, je découvre aussi son étymologie dans la langue hébraïque. Aucun auteur, que je sache, n'en avait point fait avant moi l'application au nom de cette célèbre déesse.

Je dirai d'abord que les Hébreux donnaient à *Isis* le nom de *Issa* ou *Issé*, qui s'écrit avec les lettres hébraïques *aleph-schin-hé*, et au moyen des points voyelles qui, en hébreu, se placent au-dessous des lettres, ce mot se prononce *issa* ou *issé*, ainsi que nous l'avons dit.

Il signifie *mère*, *matrone*, pour exprimer qu'*Isis* était la *mère des Dieux*, la *nature* entière, la *mère de toutes choses*.

Ce mot veut dire aussi en hébreu *ancien* ou *ancienne*, *vieux* ou *vieille*, ce qui s'accorde avec l'opinion que les Égyptiens avaient de l'éternité de cette déesse.

Je passe maintenant à l'étymologie très-remarquable que je veux faire connaître. Le sens en est tout aussi exact et précis en *hébreu* comme il l'est en *grec*,

ainsi que je l'ai expliqué ci-dessus, page 160, pour cette dernière langue.

Le mot *is-is*, en effet, écrit avec les lettres hébraïques redoublées *iod-schin*, *iod-schin*, exprime, comme en grec, le verbe *être*. Il signifie également en hébreu une chose qui a existé de tout temps et existera toujours. Ce mot est employé sous les différens temps du verbe *être*, dans plusieurs passages de la Bible hébraïque, ainsi que je l'ai vérifié. On peut-s'en convaincre en consultant les Dictionnaires de la langue hébraïque, et entre autres à la page 434 du *Lexicon hebraicum* de J. J. Curtius, imprimé à Magdeburg en 1756. Ce mot hébreu *is-is* se trouve encore avec ses diverses acceptions dans le Dictionnaire de Sébastien Munster, imprimé en 1564, à l'article *is-is*, écrit par (*iod-schin*, *iod schin*), et forme par cette reduplication le mot *isis*. Il signifie *vieux*, *antique* (qui diu duravit). *Munster* ajoute *hinc* (*is*); de là *is*, qui veut dire en hébreu *est*, *quod diu durat*; qui *est*, qui *dure* ou *existe long-temps*, et *durera toujours*.

On ne peut disconvenir que cette étymologie hébraïque n'ait un grand rapport, quant au sens, et même quant à la prononciation, avec l'étymologie grecque; ce qui tend à prouver la parenté qui existait entre le grec antique et la plupart des autres langues orientales, et semble enfin justifier l'opinion de ceux qui ont soutenu, mais sans le prouver, et en avouant leur ignorance de la langue phénicienne, que le nom de la déesse *Isis* était phénicien. On doit se rappeler d'ailleurs que la Palestine, la Syrie, ainsi que la Phénicie, faisaient autrefois partie de l'ancienne Grèce asiatique.

En voilà bien certainement plus qu'il n'en faut pour établir l'étymologie de la déesse *Isis*. Cependant nous ne contestons pas qu'il n'y ait eu en Egypte des rois ou des reines qui ne se soient distingués par un gouvernement sage et éclairé, et auxquels on aurait décerné, par reconnaissance ou par adulation, les noms et les attributs des divinités dites *Osiris* et *Isis*. C'est ce qu'on voit par l'expression de TACITE, *regnante Iside*,

en voulant indiquer le règne sous lequel les Israélites étaient en Egypte du temps de Moïse, quinze ou seize cents ans avant J. C. On peut voir encore dans le *Traité de morale* de Plutarque qu'il y avait une nouvelle Isis qu'on appelait Cléopâtre ; mais toujours serait-il vrai qu'*Isis* est moins un nom propre que la désignation des principaux attributs qui caractérisent cette déesse.

Néanmoins quelques auteurs dont l'opinion n'est pas, il est vrai, considérée comme formant un jugement irrévocable, ont méconnu toute l'importance de cette divinité. Ils ont entièrement ignoré l'étymologie de son nom, et ils ont allégué qu'il était phénicien, en faisant en même temps l'aveu qu'ils en ignoraient la signification. J'observerai cependant que l'ancienne langue grecque, telle qu'elle a existé dans l'Asie mineure, ayant un grand rapport avec quelques-unes des autres langues orientales, il se pourrait faire que le nom d'*Isis* eût une descendance *phénicienne*, et ce nom est grec, comme nous l'avons déjà dit, d'après Plutarque. Nous avons, en outre,

démontré plus haut qu'*Isis* trouvait aussi l'origine de son nom dans l'hébreu.

Parmi les auteurs dont je viens de parler, et qui ont méconnu la déesse *Isis*, je n'en citerai que deux, et les seuls qui méritent quelque attention. Le premier est *Dom Michel Félibien*(1), bénédictin, auquel nous devons, ainsi qu'à ses continuateurs, l'*Histoire de la ville de Paris*, en 5 vol. in-fol. Ce bon religieux ne connaissait pas à fond la mythologie ou la religion des payens, et il paraît peu instruit dans les langues sa-

(1) *Félibien* (Dom Michel), bénédictin de la congrégation de Saint-Maur, né à Chartres en 1666, mort en 1719. Il était frère de *Jean-François Félibien*, auteur de la *Vie des plus célèbres architectes*, et fils d'*André Félibien*, écuyer, seigneur des Avaux, de Javerzy, etc., membre de l'Académie des Belles-Lettres, secrétaire de l'Académie d'Architecture, auteur de plusieurs ouvrages estimés, et entre autres des *Entretiens sur les vies et les ouvrages des plus excellens peintres*. Son fils *Dom Michel*, dont il est ici question, fut choisi par les échevins de Paris pour écrire l'histoire de cette ville, qui ne fut imprimée qu'en 1725 en cinq volumes in-folio. Cet ouvrage, orné de figures, est plein d'érudition et de recherches curieuses.

vantes. Il fut cependant un compilateur laborieux , et il mérite de la reconnaissance pour avoir conservé une infinité de titres et de documens historiques précieux , qui , sans lui , ne seraient peut-être pas arrivés jusqu'à nous.

Le second auteur, que j'ai également annoncé, est M. *Moreau de Mautour* (1), membre de l'Académie des Inscriptions , Antiquités et Belles-Lettres , à Paris. Les biographes qui en ont parlé le qualifient de poète médiocre , et *Moréri* dit qu'il aimait à rimer, et quelquefois avec succès. Cet antiquaire , quoiqu'instruit , connaissait bien mal la mythologie. Il semble ignorer que *Cybele* et *Isis* ne

(1) *Moreau de Mautour* (Philibert-Bernard), fils d'un Auditeur de la Chambre des Comptes de Dijon, et lui-même reçu Auditeur en la Chambre des Comptes de Paris. Il naquit à Beaune le 22 décembre 1654 , et mourut le 7 septembre 1737. Il fut membre de l'Académie des Inscriptions , Antiquités et Belles-Lettres , et fut auteur de plusieurs dissertations savantes et de pièces de vers. Quoique désigné par tous les biographes qui en ont parlé, comme un poète médiocre , M. de Mautour avait néanmoins la réputation d'un savant aimable et enjôné.

faisaient qu'un en représentant la nature entière , et que les mêmes attributs servaient souvent à orner les statues qui portaient également les deux noms , et principalement la tour dont on ornait sa tête. Voici ce que *Moréri* , d'après les auteurs anciens, a dit de cette déesse (1) :

« Isis , adorée par les Égyptiens, est la
 » même que celle à qui les Grecs don-
 » naient le nom d'*Io* , et que les Romains
 » appelaient *Cybele* , c'est - à - dire la
 » terre ou la nature. Cela se voit par la
 » ressemblance des portraits et des figures
 » que les anciens nous ont laissés de
 » ces deux divinités. *Cybele* portait
 » une tour sur la tête , était accompa-
 » gnée de lions , tenait en main un ins-
 » trument semblable à un tambour de
 » basque, et était nommée *Mater Mag-*
 » *na* , la mère universelle. *Isis* avait
 » aussi une tour sur la tête et des lions
 » près d'elle. Elle tenait un sistre à la
 » main. On l'appelait souvent la Terre
 » et la nature : c'est pourquoi on la voit
 » quelquefois représentée avec plusieurs

(1) *Moréri* , tom. VI , pag. 446 , édit. de 1749.

» mamelles. » M. Moreau de Mautour a cependant nié très-formellement qu'*Isis* ait été jamais représentée avec une tour sur la tête, et il soutient avec opiniâtreté que *Cybèle* et *Isis* sont deux divinités distinctes et séparées ; mais il n'est que trop prouvé que cet auteur, qui manquait d'une critique saine et éclairée, soumettait trop souvent ses opinions à ses préjugés. Il se ligua avec le P. *Félibien*, pour intenter un procès à la déesse *Isis*. A cet effet, il prit la peine d'insérer dans le 3^e tom. de l'*Histoire de Paris*, imprimée en 1725, une longue dissertation contre cette divinité, si chère aux Parisiens, et à laquelle ils avaient érigé des temples. M. de Mautour voulait chasser sans pitié *Isis* de Paris, et il traite d'absurde et de chimérique l'étymologie de *παρά ισός* (para-isis), qui cependant a une physionomie véritablement grecque. Plutarque nous l'a certifié, ainsi que je l'ai dit ci-dessus. Ce mot, enfin, paraît évidemment composé de la proposition *παρά* (para), ou *παρ* (par) en dorique, qui signifie *près, auprès, à côté* ; et du nom de la déesse

Isis, dont j'ai donné l'étymologie en grec et en hébreu.

D'après les recherches faites dans les anciens monumens et sur des inscriptions authentiques, où le nom de Paris et des Parisiens se trouve si souvent répété, un grand nombre de savans, au nombre desquels on peut compter *Henri Sauval* et *Moréry*, dont j'aurai occasion de reparler, en ont conclu naturellement que les Parisiens, dans l'origine, occupaient un territoire sur lequel des temples étaient érigés en l'honneur d'*Isis*; et en conséquence, que l'ancienne *Lutèce* reçut le nom de *Paris*, parce qu'elle était, ainsi que le peuple parisien, auprès, à côté de l'un de ces temples, qui fut célèbre dans l'antiquité. J'ai parlé de plusieurs temples, car il paraît qu'indépendamment de ceux qui pouvaient exister dans les diverses provinces des Gaules, ainsi que je le ferai voir ci-après, il y en avait un qui était très-renommé et richement doté, dans la plaine de *Vaugirard* à *Issy*, près Paris. Il pouvait encore exister quelques succursales de ce temple à Paris, soit à Saint-Ger-

main-des-Prés, soit à Saint-Eustache, soit ailleurs, ce qu'il est difficile de déterminer.

M. de Mautour, pour dédommager les Parisiens de l'étymologie grecque *παρά-ισις* (para-isis) qu'il leur enlevait, y en substitua adroitement un autre, également tiré du grec, contenant, à ce qu'il prétendait, un compliment flatteur pour les habitans de Paris. Ce mot est *παρρησία* (parrisia), qui, suivant notre auteur, signifierait *hardiesse*, *audace*. Moréry fait aussi connaître cette étymologie, mais sans y attacher d'importance. Examinons donc le vrai sens de ce mot grec. D'abord, l'application en a paru si dénuée de justesse à M. de Mautour lui-même, que dans sa dissertation il convient que *cette étymologie sur Paris est tirée par les cheveux* (1). En effet, *παρρησία* (parrisia) ne signifie pas directement *hardiesse*, *audace*, mais il exprime qu'un orateur *parle avec force, avec liberté*.

(1) *Histoire de Paris* par Félibien, 1725, tom. III, pag. 5.

Cette expression est d'ailleurs composée de deux mots grecs , παν (pan), tout , et de ῥις (risis), qui signifie *sentence* , *discours* , dérivé de ῥιμα (rima), *parole* ; ce qui donne l'idée d'un orateur qui dit tout , ne cache rien , qui s'exprime librement en disant la vérité. Or, d'après cette explication , je demande à ceux qui comprennent le grec , s'il est possible de donner sur *Paris* une étymologie aussi pitoyable.

Si D. *Félibien* et M. *Moreau de Mautour* eussent mieux su tirer parti des étymologies grecques qui pouvaient favoriser leur opinion , tendante à faire disparaître *Isis* du nom de *Paris* , ils en auraient trouvé une qui eût été moins absurde que celle du mot grec παρρησία ; et s'il existe encore des partisans de l'opinion de M. de Mautour , alors je pousserai la complaisance jusqu'à leur faire connaître une étymologie qui sans doute leur paraîtra spécieuse , et à laquelle ils n'ont pas certainement pensé ; mais qu'ils y prennent garde , car en dernière analyse j'en tirerai parti pour fortifier l'opinion que j'ai déjà émise sur l'origine du

mot *Isis*, dérivé du grec et de l'hébreu, en démontrant ci-dessus, page 176, que ces deux langues possèdent le verbe *Être* avec la même prononciation et la même signification dans les différens temps de ce verbe.

Voici donc l'étymologie qui semblerait convenir au mot *Parisien*. Elle est tirée des mots grecs *παρισίμι* (*parisimi*) et *παρίσι* (*parisi*), qui veulent dire *je pénètre, je m'insinue, j'arrive du dehors*, formé du verbe *Être*, *εἶμι, εἶσι*; d'où dérive *παρ-εκτος* (*par-ektos*), qui signifie *dehors*, et enfin *étranger*. Ainsi on pourrait dire que la colonie étrangère qui serait venue du *dehors* des Gaules, et qui obtint des Gaulois la permission de s'établir dans les îles de la Seine, où se trouve Paris, fut désignée d'abord comme étant composée de gens venus du *dehors*, ou d'*étrangers*, et en aurait conservé la dénomination.

Cette supposition n'est pas exempte de difficulté. Quoi qu'il en soit, le mot *Paris* ou *Parisiis* paraîtra toujours formé de *παρ* (*para*) et *Isis*, et le mot *Isis* est dérivé du verbe *être*, *εἶμι, εἶσι*.

Je l'ai démontré ci-dessus , et je crois en avoir fait une application plus juste.

Un des principaux argumens de M. de *Mautour* est de soutenir qu'il n'est pas croyable que dans le nom de *Paris* on ait voulu y perpétuer la dénomination d'une divinité profane. Voici comme il s'est exprimé dans sa dissertation :

« Quelle apparence qu'après la mort de
 » Clovis , qui avait embrassé la foi chrétienne , et que du temps de *Childebert*
 » son fils , qui acheva d'abolir les restes
 » du paganisme dans les Gaules et dans
 » Paris , par un édit solennel de l'an 554 ,
 » on eût voulu donner et perpétuer le
 » nom et l'origine d'une divinité profane à une ville déjà célèbre et devenue le séjour des premiers rois chrétiens ? (1) »

M. de *Mautour*, par un sentiment bien louable sans doute , voulait sauver aux Parisiens la honte de porter un nom profane ; mais puisqu'il était si susceptible sur cet article , combien ne devait-il

(1) Voyez l'*Histoire de Paris* , 1725 , par D. Félibien , tom. III , pag. 1^{re} et suivantes.

pas souffrir d'être obligé de lire dans tous nos rituels les noms d'un assez grand nombre de dieux du paganisme qui y sont conservés ? Je ne citerai que ceux qui servent à désigner les jours de la semaine , savoir , *lundi* , *mardi* , *mercredi* , *jeudi* , *vendredi* , etc. , dans lesquels on est forcé de prononcer si souvent les noms de la déesse *Hécate* ou de la *Lune* , du dieu *Mars* , du dieu *Mercure* , du grand *Jovis* ou *Jupiter* , et de la belle *Vénus* , etc.

Après la discussion dans laquelle je suis entré sur l'origine et l'étymologie de la ville de Paris , et après avoir démontré , ce me semble , qu'il renferme le nom de la fameuse déesse *Isis* qui en était la patronne , je crois devoir aussi , en passant , m'occuper de l'étymologie du mot *Lutèce* dont j'aurais dû parler en premier , puisque , d'après tous les auteurs , ce nom est plus ancien que celui de Paris . Je n'entrerai pas à cet égard dans de trop longs détails qui m'éloigneraient de mon sujet ; mais je me bornerai à présenter les diverses étymolo-

gies que plusieurs auteurs ont données à ce mot de *Lutèce*.

Le P. Félibien et M. Moreau de Mautour (1) prétendent que les deux noms *Lutèce* et *Paris* ne sont ni grecs, ni latins, mais gaulois ou celtiques, et ils avouent l'un et l'autre en ignorer la véritable signification. Il est donc prouvé qu'ils n'avaient pas bien lu Plutarque que j'ai déjà cité plus haut. Le P. Félibien ajoute que les différentes manières dont les noms de cette ville se trouvent inscrits, tant en grec qu'en latin, par les anciens auteurs qui en ont parlé, donnèrent lieu à diverses étymologies qu'il dit positivement être *également fausses et fabuleuses*. Or, comme le P. Félibien n'adopte aucune de ces étymologies, il en résulte qu'il les rejette toutes par ignorance ou mauvaise volonté ; mais l'opinion d'un homme asservi à des préjugés et peu instruit dans les langues savantes, ne doit jamais être regardée comme un

(1) Voyez l'*Histoire de Paris* par Dom.-Michel Félibien, tom. I et III, imprimée en l'année 1725.

jugement sans appel. Il est en conséquence bien permis de faire de nouvelles recherches sur l'ancien nom de Paris. Je vais donc entreprendre d'analyser quelques-unes des étymologies proposées ou adoptées par différens auteurs sur le mot *Lutèce*. En les discutant, je tâcherai d'être impartial autant qu'il me sera possible, et je préviens d'avance que je n'attache aucune importance aux étymologies hasardées que je prendrai la liberté de soumettre moi-même au Public.

Les étymologies dont on fait dériver le nom de *Lutèce* ou *Leutetia*, ou *Locotetia*, sont tirées 1° du mot latin *lutum*, qui signifie *boue* ; 2° d'un autre mot latin *lucus*, qui veut dire un bois consacré, et dérive incontestablement du grec *λύκος* (*lycos*), *loup*, parce que les bois sont la demeure ordinaire des loups ; 3° du mot grec *λόχος* (*lochos*), qui signifie *cohorte*, *armée*, *embuscade*, *rassemblement*. Il est pris aussi pour *peuple*. J'indiquerai ci-après l'application qu'on peut en faire au mot *loko-tetia*. 4°. De *λεύκος* (*leukos*), et *λευκοτης* ;

(leukotitos), qui signifient *blanc* et *blancheur*, et dont la terminaison grecque dérive aussi d'une autre étymologie qui lui est propre, et que je ferai connaître. 5°. Du même mot λευκος (leukos), *blanc*, avec une terminaison qui semble être la même, quant à la prononciation, mais dont la signification est différente de celle qui concerne l'article *quarto* qui précède, et que je vais expliquer.

1°. Ceux qui font dériver *Lutèce* et *Lutetia* de *Lutum*, se fondent sur ce que cette ville était située très-anciennement dans les îles de la Seine, dont le sol autrefois était plus bas, et que d'ailleurs les rues de Paris ont été long-temps fangeuses, parce qu'elles furent pavées beaucoup plus tard. Cette dernière opinion pourrait paraître plausible; mais comme on peut en dire autant d'une infinité d'autres villes, bourgs et villages, je ne vois pas pourquoi on aurait adopté de préférence pour la ville de *Lutetia* ou *Leucotetia*, une épithète aussi banale. Au surplus, cette dénomination par laquelle on voudrait désigner *Lutèce*

comme *boueuse, crottée, fangeuse*, etc., s'accorderait bien mal avec les expressions pleines de tendresse, j'ose le dire, dont l'Empereur *Julien* (Flavius, Claudius, Julianus), né en 331, mort en 363, se servait en parlant de Paris, où il allait souvent passer l'hiver, et il y était en l'année 360. Il appelle cette ville *sa chère Lutèce, sa bien aimée Lutèce*, φίλην λευτετίαν (Philine-Loutétian), ainsi qu'on peut le lire dans l'un des ouvrages de cet Empereur philosophe, intitulé *Μῆσοπώγων* (Misopogon); d'où l'on peut conclure que du temps de Julien, il y a environ quinze cents ans, Paris n'était pas aussi crotté qu'on voudrait le dire, et que déjà cette ville attirait des étrangers qui venaient s'y divertir.

2°. En tirant l'origine de *Lutèce* ou *Lucotetia*, ou *Leucotetia*, du mot latin *Lucus*, qui signifie un bois consacré, prétendrait-on prouver par-là qu'autrefois *Paris* se trouvait situé au milieu d'une épaisse forêt? voudrait-on encore que ce fut à cause des arbres sacrés qui, suivant la coutume des anciens, en-

vironnaient ordinairement les temples construits, soit dans l'enceinte, soit à côté des villes ou ailleurs ?

Il se pourrait encore que le mot *Lucus*, dont la véritable étymologie est tirée du grec *λύκος* (lycos), *loup*, et ne signifie *un bois* ou *une forêt* que par métonymie, indiquerait que *Paris* était autrefois situé au milieu des bois, et donnerait à entendre que les environs de *Lutèce* étaient souvent infestés par des loups. *L'Histoire de Paris* ne dit rien à cet égard, si ce n'est qu'à une époque assez moderne, ou du moins de beaucoup postérieure à l'origine de *Lutèce*, c'est-à-dire en 1438, il se répandit aux environs de cette ville une troupe de loups carnassiers qui dévorèrent ou étranglèrent plus de soixante à quatre-vingts personnes. Ils entrèrent par la rivière jusque dans Paris, où ils causèrent de pareils ravages. (Voy. l'*Histoire de Paris* par D. *Félibien*, tom. II, pag. 829.)

On doit remarquer que l'anecdote qui vient d'être citée n'est point étayée d'autres faits semblables et plus anciens.

Les dénominations de *Louvre* et des

îles *Louviers*, au-dessus et au-dessous de Paris, car l'*île des Cygnes*, qui n'existe plus, portait aussi le nom d'*île Louviers*, ne sont pas d'un grand secours pour appuyer l'opinion dont je viens de rendre compte. Les livres historiques sur la ville de Paris ne donnent d'ailleurs aucun éclaircissement à ce sujet. Le *Louvre* s'appelle *Lupara* dans les anciens titres. Ce dernier mot semble contredire l'étymologie que plusieurs auteurs donnent au *Louvre*, qu'ils font dériver du mot *œuvre* et *ouvrage*. Quelques-uns ont cru, mais sans en donner de preuves, que dans l'emplacement du Louvre on y avait d'abord construit un bâtiment de *rendez-vous de chasse*, où l'on entretenait des meutes de chiens destinées pour la destruction des loups. On pourrait observer que ce motif serait trop nouveau pour correspondre à l'antiquité du mot *Lutèce*. Cependant je vais d'office, et par pure condescendance, adapter une étymologie grecque à cette opinion, que je suis peu disposé à admettre. Je veux parler du mot *λυκοτόνος* (*lycoctonos*), qui signifie *tue*

loup , dérivé de *λυκος* (*loup*), et de *κτιω*, *κτιονω*, *κτείνω* (*kteo*, *ktonéo*, *ktein*), *je tue* ; d'où *κτεσία* (*ktésia*), *carnage* ; ce qui donne également une origine grecque au mot *Lucotesia*. Ce mot *λυκοκτόνος* (*lucoc-tonos*) est souvent employé par les anciens auteurs grecs, tels que *Sophocle* et *Aristophane*, et le dieu *Apollon* en porta le surnom, parce qu'on immolait des loups sur ses autels.

Quant à la dénomination des îles *Louvières*, on ne peut en disconvenir, elle rappelle bien le nom de *loup* ; mais qui sait si les environs du *Louvre*, appelé *Lupare* en latin, qui très-anciennement n'était point environné de maisons, mais pour ainsi dire en pleine campagne, ne servirent de rendez-vous au libertinage, ainsi que les îles *Louvières* dont nous venons de parler, et ne recelèrent des filles de joie, auxquelles de tout temps on donna le nom de *Louve*. On sait que *lupa*, en latin, veut dire femme de mauvaise vie, et *lupanar* signifie mauvais lieu. On doit se rappeler encore le mot *Lupercal*, qui est le nom du lieu, sur le mont *Palatin*, où l'on dit que les ju-

meaux *Remus* et *Romulus* furent allaités par une *louve*. C'est là aussi où se célébraient les *lupercales*, ou fêtes en l'honneur de *Pan*, dieu des bergers, ou plutôt en commémoration de l'acte d'humanité de *Faustule*, intendant des bergers du roi des Latins. L'histoire fabuleuse de ces jumeaux s'explique plus naturellement, car cette *louve* qui allaita *Remus* et *Romulus* n'était autre que *Laurentia*, femme de *Faustule*, intendant des bergers du roi *Amulius*. Cet intendant avait reçu l'ordre de faire mourir les deux jumeaux ; mais il les déroba à la cruauté du roi des Latins, et les fit allaiter par *Laurentia*, qu'on désignait communément du nom de *Louve*, à cause de ses débauches. Cette histoire est rapportée ailleurs avec des circonstances différentes qui ne changent rien pour l'objet que je traite.

3°. Une autre étymologie du mot *Lutèce*, écrit en grec par *λοχοῖτία* (*lo-chotetia*), et indépendamment de la terminaison dont nous donnerons bientôt l'explication à l'occasion du mot *λευκεῖα* (*leuketia*), semble être formée de

λόχος (lochos), et de λοχадία (lochadia ou lochotia), le (d) et le (t) étant également employés comme *lettres du même organe*, ce dont tous les étymologistes instruits conviennent ; et de λοχίθις (lochithis), qui veulent dire *cohorte, armée, rassemblement de personnes, camp retranché, lieu à l'abri ou exempt des embuscades, etc.* (exceptus et exemptus insidiis), ainsi qu'on peut le vérifier dans les anciens Dictionnaires grecs et latins. Ces mots dérivent des verbes λόχαω, λοχαομαι, λοχιζω (lochao, lochaomai, lochizo), qui veulent également dire *je dresse des embuscades, je me cache, je me mets à couvert des embûches, etc.* Or, ces différentes significations peuvent, sans contredit, convenir à *Lutèce*, dont les commencemens eurent lieu dans la Cité, l'une des plus grandes îles de la Seine, qui est encore aujourd'hui, pour ainsi dire, au centre de la ville de Paris.

(*La suite au prochain numéro.*)